



Bisous



Bisou



Bisou



Bisous



Bisous



Bisous

Bisous



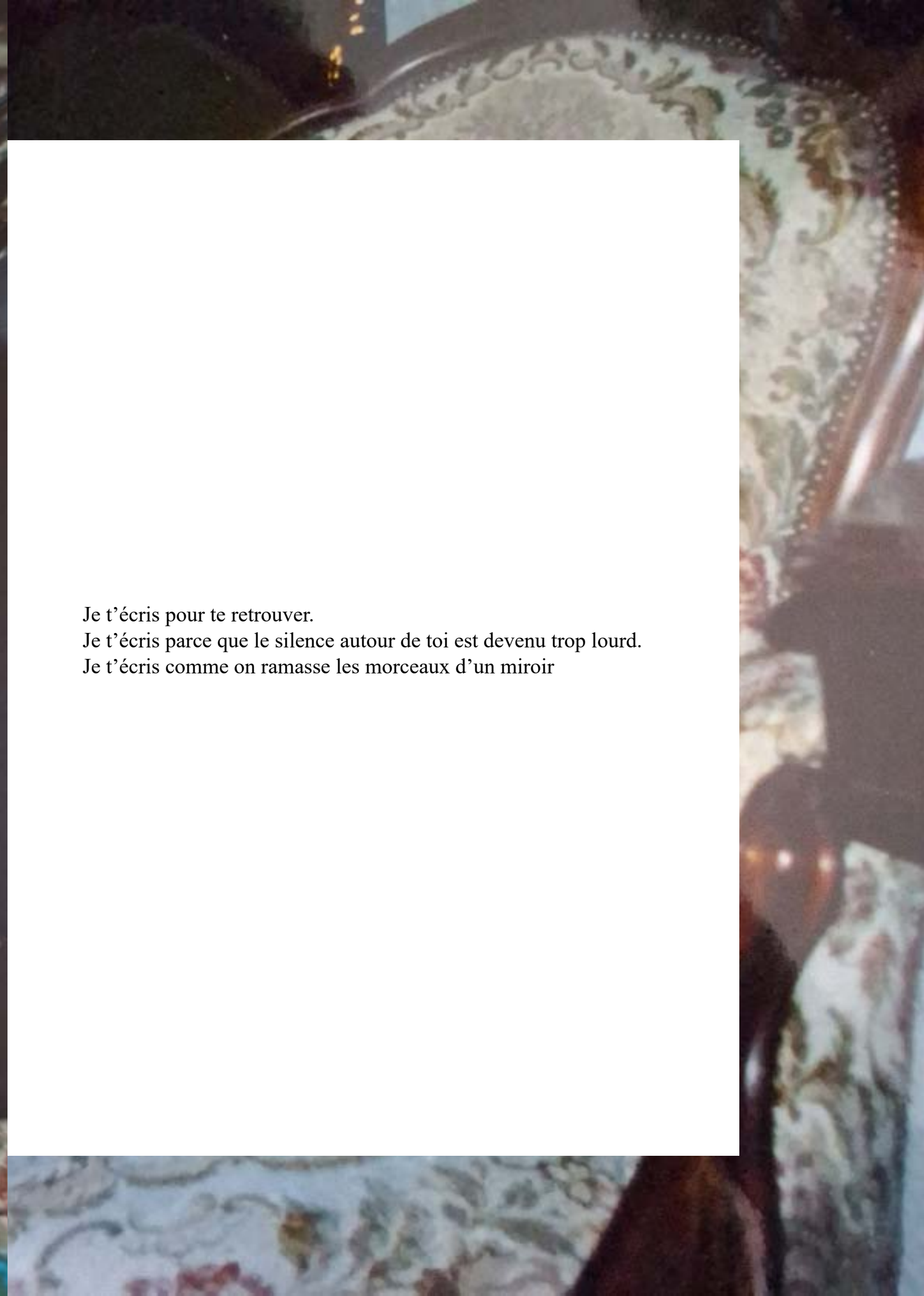
QUELLE MISERE D'ÊTRE VOYEUR ET BIEN PORTANT

Paloma Occaso
Quelle misère d'être voyeur et bien portant
Diplôme National Supérieur d'Expression Plastique - mention Création
École Supérieure d'Art d'Avignon
Année 2025 - 2026
Directeur de mémoire, Cyril Jarton





Je t'écris pour te retrouver.
Je t'écris parce que le silence autour de toi est devenu trop lourd.
Je t'écris comme on ramasse les morceaux d'un miroir







Je t'écris.

Peut-être pour te retrouver, ou pour comprendre ce que tu as voulu taire.
Je t'écris comme on cherche une voix dans le vent, une trace dans la poussière.

Depuis ton départ, je tends l'oreille — non pas vers le passé, mais vers ce qui reste entre les mots, entre les objets, entre les gestes.

Je n'ai pas de grands souvenirs, seulement des éclats : la lune au-dessus de ta fenêtre ouverte, l'odeur de ton café dans ton bol vert, ton rire quand tu disais être une sorcière.

Tu prétendais faire disparaître les étoiles.

Je ne savais pas encore que tu parlais peut-être de toi.

Je ne t'ai jamais posé les bonnes questions.

Et maintenant, tout m'échappe : ton visage, ton histoire, même le nom de ta mère.

Quand j'étais enfant, je te l'ai demandé, presque par hasard.

Tu m'as répondu que ce serait "méchant de te le rappeler".

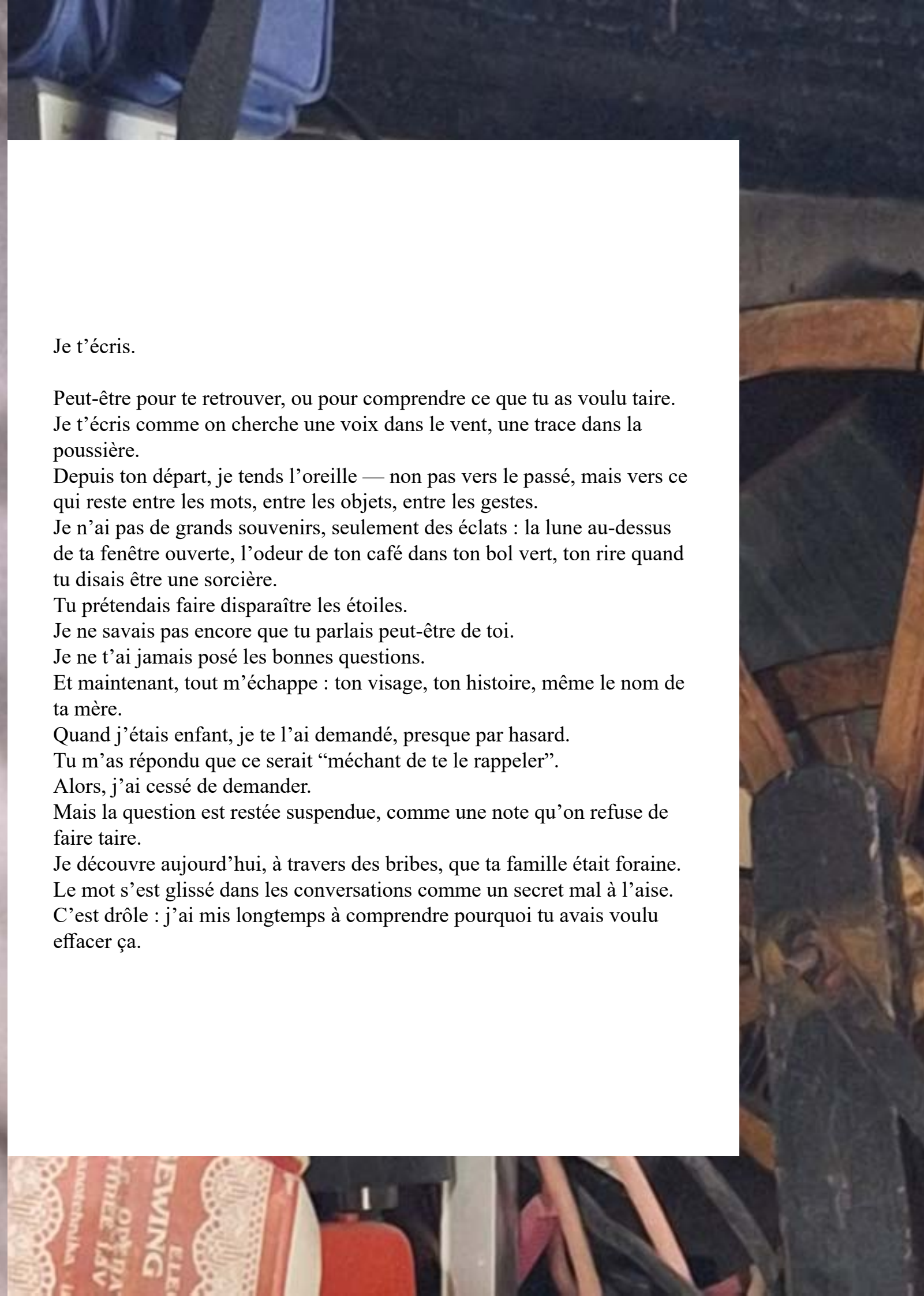
Alors, j'ai cessé de demander.

Mais la question est restée suspendue, comme une note qu'on refuse de faire taire.

Je découvre aujourd'hui, à travers des bribes, que ta famille était foraine.

Le mot s'est glissé dans les conversations comme un secret mal à l'aise.

C'est drôle : j'ai mis longtemps à comprendre pourquoi tu avais voulu effacer ça.







Tu ne parlais jamais de ta vie passée, seulement de tes fleurs.
Celles que tu confectionnais tard le soir, à la lumière de la cuisine, pour
les vendre tôt sur le port.
Des fleurs sans racines, que tu faisais naître de tes mains et de ton souffle.
J’y vois maintenant une métaphore de toi : tu faisais pousser la beauté
dans le provisoire, dans le passage.
Tu étais foraine, mais tu préfèrais qu’on t’imagine fleuriste.
Comme si changer de mot pouvait changer d’histoire.

Papa, lui, n’a jamais renié ce mot.
Il ne parle pas beaucoup, mais quand il évoque “les routes”, quelque
chose s’éclaire dans ses yeux.
Il me raconte, entre deux verres, des souvenirs d’enfance passés sur les

ies.
lais redouter.
ute.
aux regards,
e,

Dans les portraits de Mathieu Pernot, j’ai retrouvé ces visages
d’hommes et de femmes qui posent avec dignité, malgré la sur-
veillance.

Ses séries sur les familles tsiganes — *Les Gorgans*, *Les
Migrants* — montrent la tendresse, la force, la dignité des invi-
sibles.

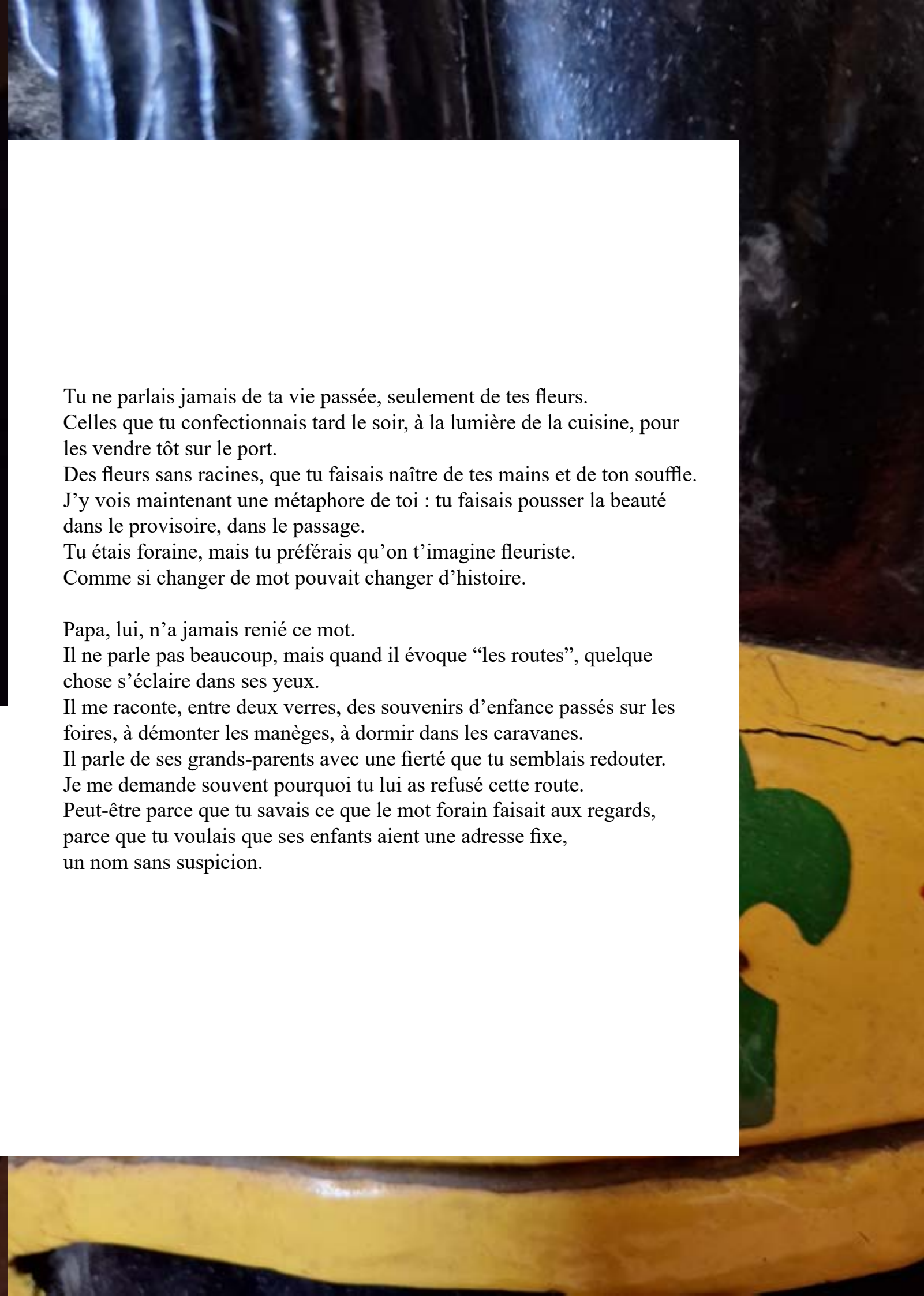
Il redonne aux “gens du voyage” leur regard propre, celui qu’on
leur a toujours refusé.

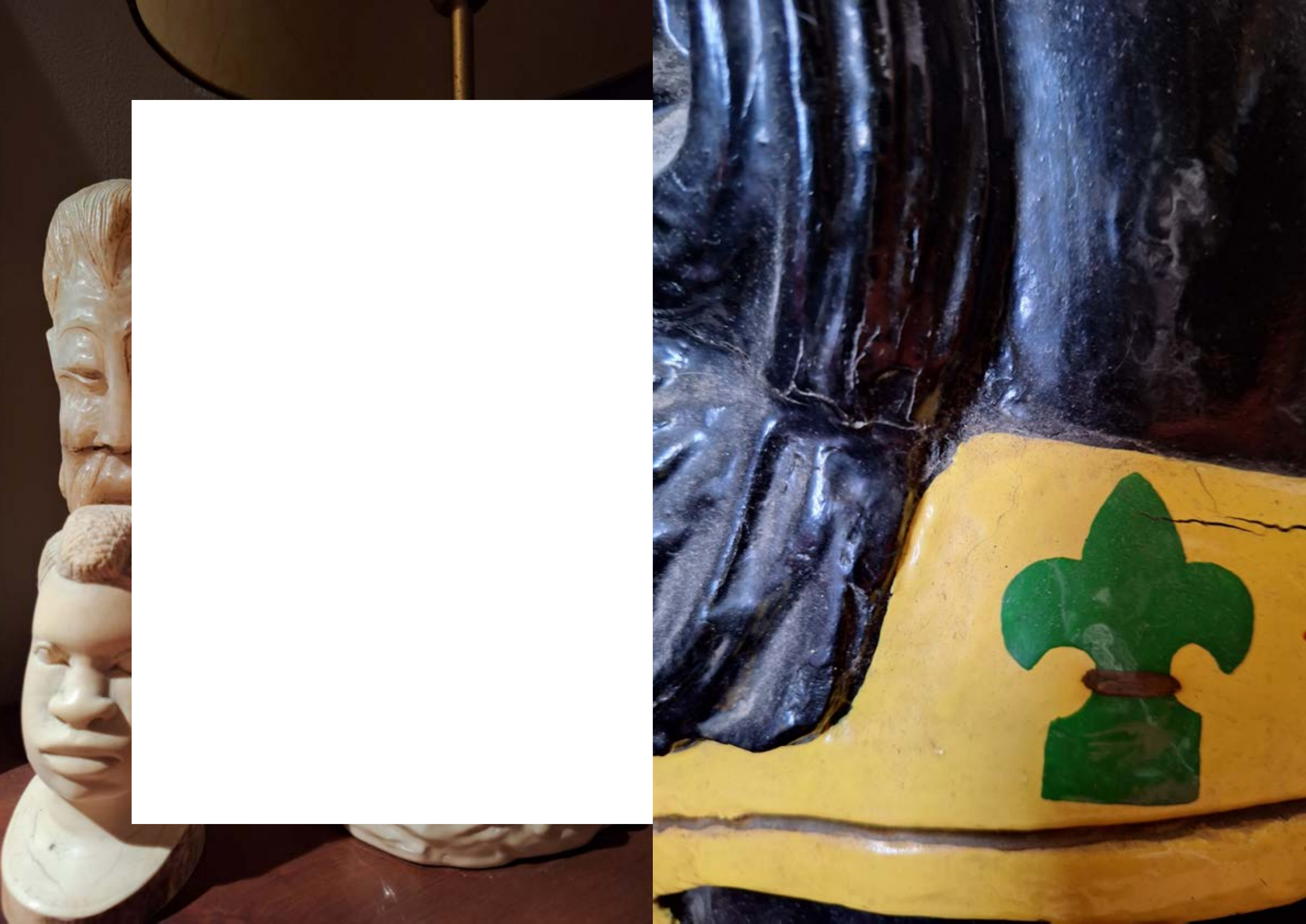
C’est peut-être ce que j’essaie de faire, moi aussi : regarder là où
tu as choisi de détourner les yeux.



Tu ne parlais jamais de ta vie passée, seulement de tes fleurs.
Celles que tu confectionnais tard le soir, à la lumière de la cuisine, pour
les vendre tôt sur le port.
Des fleurs sans racines, que tu faisais naître de tes mains et de ton souffle.
J’y vois maintenant une métaphore de toi : tu faisais pousser la beauté
dans le provisoire, dans le passage.
Tu étais foraine, mais tu préfèrais qu’on t’imagine fleuriste.
Comme si changer de mot pouvait changer d’histoire.

Papa, lui, n’a jamais renié ce mot.
Il ne parle pas beaucoup, mais quand il évoque “les routes”, quelque
chose s’éclaire dans ses yeux.
Il me raconte, entre deux verres, des souvenirs d’enfance passés sur les
foires, à démonter les manèges, à dormir dans les caravanes.
Il parle de ses grands-parents avec une fierté que tu semblais redouter.
Je me demande souvent pourquoi tu lui as refusé cette route.
Peut-être parce que tu savais ce que le mot forain faisait aux regards,
parce que tu voulais que ses enfants aient une adresse fixe,
un nom sans suspicion.







J'ai retrouvé ce mot hier soir, au détour d'un livre :
“*anthropométrie*”.

Un mot trop long, trop froid, trop technique.

Un mot qui n'a rien à faire dans un foyer, et pourtant il a marqué l'intimité de tant de familles.

La nôtre également.

Le carnet anthropométrique — en réalité un livret de contrôle — était obligatoire pour les nomades à partir de 1912.

Un petit rectangle de papier, brun, rêche, contenant tout ce qu'on ne veut jamais dire de soi :

la taille exacte du front,

la courbe du nez,

le tour de la tête,

la couleur des yeux,

et même “la forme des oreilles”.

Je n'arrive pas à imaginer ta photo là-dedans, grand-mère.

ucune.

De nouveau, je regarde les photographies de Mathieu Pernot :

ces familles posant devant un mur blanc, droites, fatiguées,

visages offerts de force à l'objectif de l'administration.

Ces photos officielles qui cataloguent, classent, isolent.

Il en a fait des œuvres —

non pour esthétiser la violence,

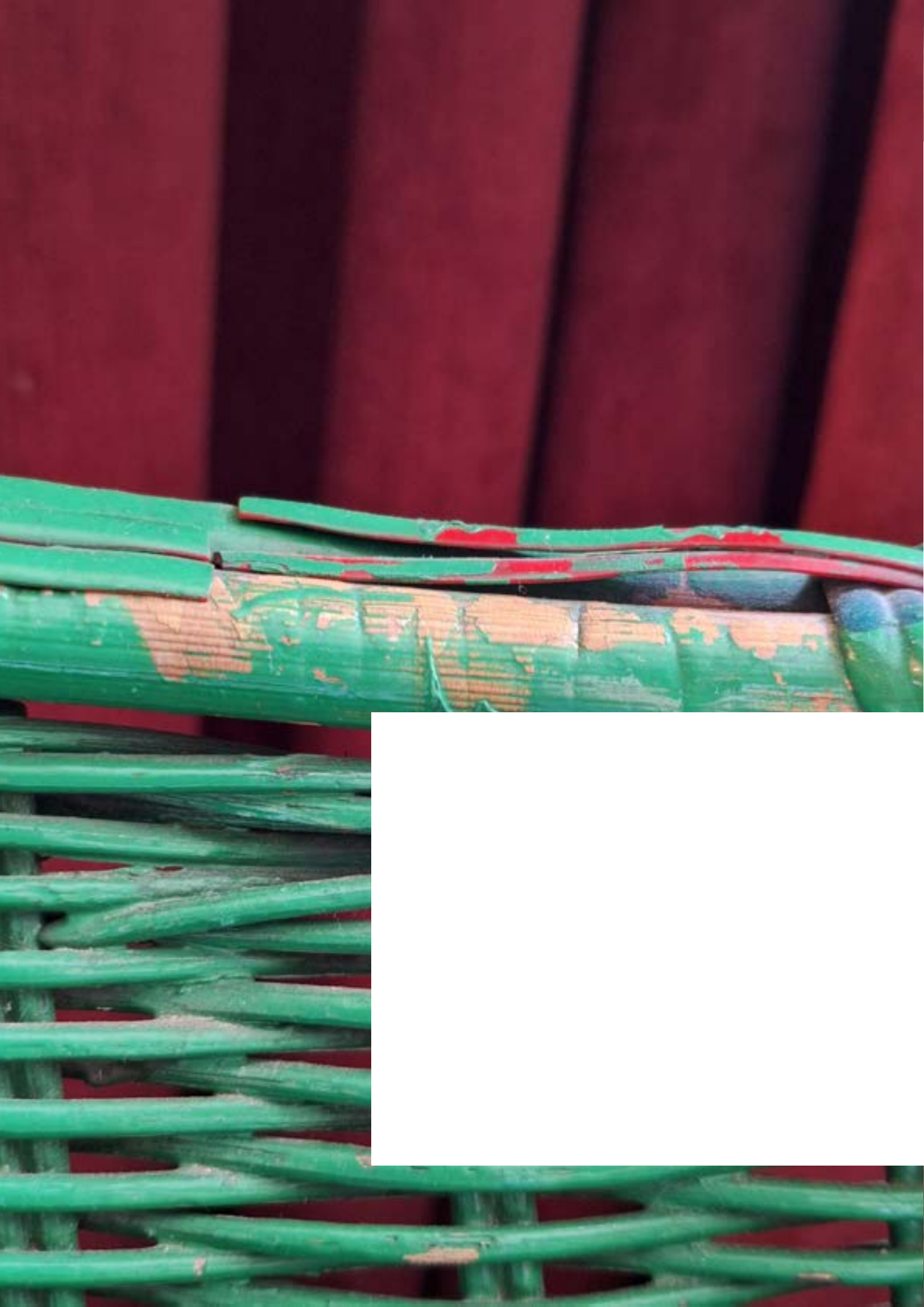
mais pour lui redonner un regard humain, un contre-champ.

nels.

; déplacements.

sée.

dministratif.



J'ai retrouvé ce mot hier soir, au détour d'un livre :
"anthropométrie".

Un mot trop long, trop froid, trop technique.

Un mot qui n'a rien à faire dans un foyer, et pourtant il a marqué l'intimité de tant de familles.

La nôtre également.

Le carnet anthropométrique — en réalité un livret de contrôle — était obligatoire pour les nomades à partir de 1912.

Un petit rectangle de papier, brun, rêche,
contenant tout ce qu'on ne veut jamais dire de soi :

la taille exacte du front,

la courbe du nez,

le tour de la tête,

la couleur des yeux,

et même "la forme des oreilles".

Je n'arrive pas à imaginer ta photo là-dedans, grand-mère.

Ce carnet, c'était un peu l'inverse de ta façon de vivre :

l'obligation de laisser des traces,

alors que tu t'es si longtemps battue pour n'en laisser aucune.

Ces documents, je les ai étudiés.

Ils ressemblent à des fiches de police.

Parce que c'en étaient.

On y prenait les empreintes digitales, comme aux criminels.

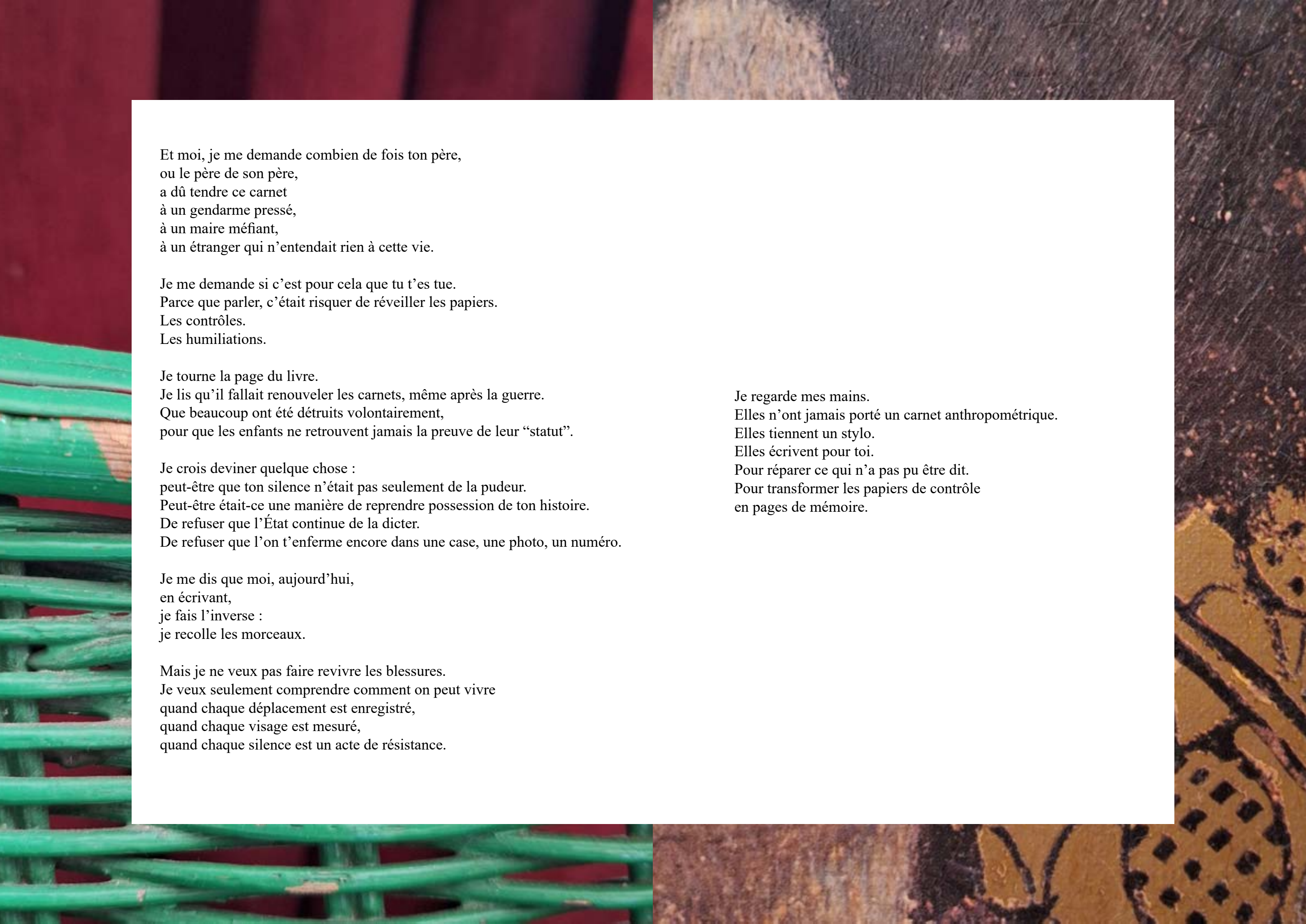
On y ajoutait des observations sur la "conduite", sur les déplacements.

On devait le faire tamponner à chaque commune traversée.

Chaque entrée ou sortie d'un village devenait un acte administratif.

La route, qui devrait être liberté, devenait une traque.





Et moi, je me demande combien de fois ton père,
ou le père de son père,
a dû tendre ce carnet
à un gendarme pressé,
à un maire méfiant,
à un étranger qui n’entendait rien à cette vie.

Je me demande si c’est pour cela que tu t’es tue.
Parce que parler, c’était risquer de réveiller les papiers.
Les contrôles.
Les humiliations.

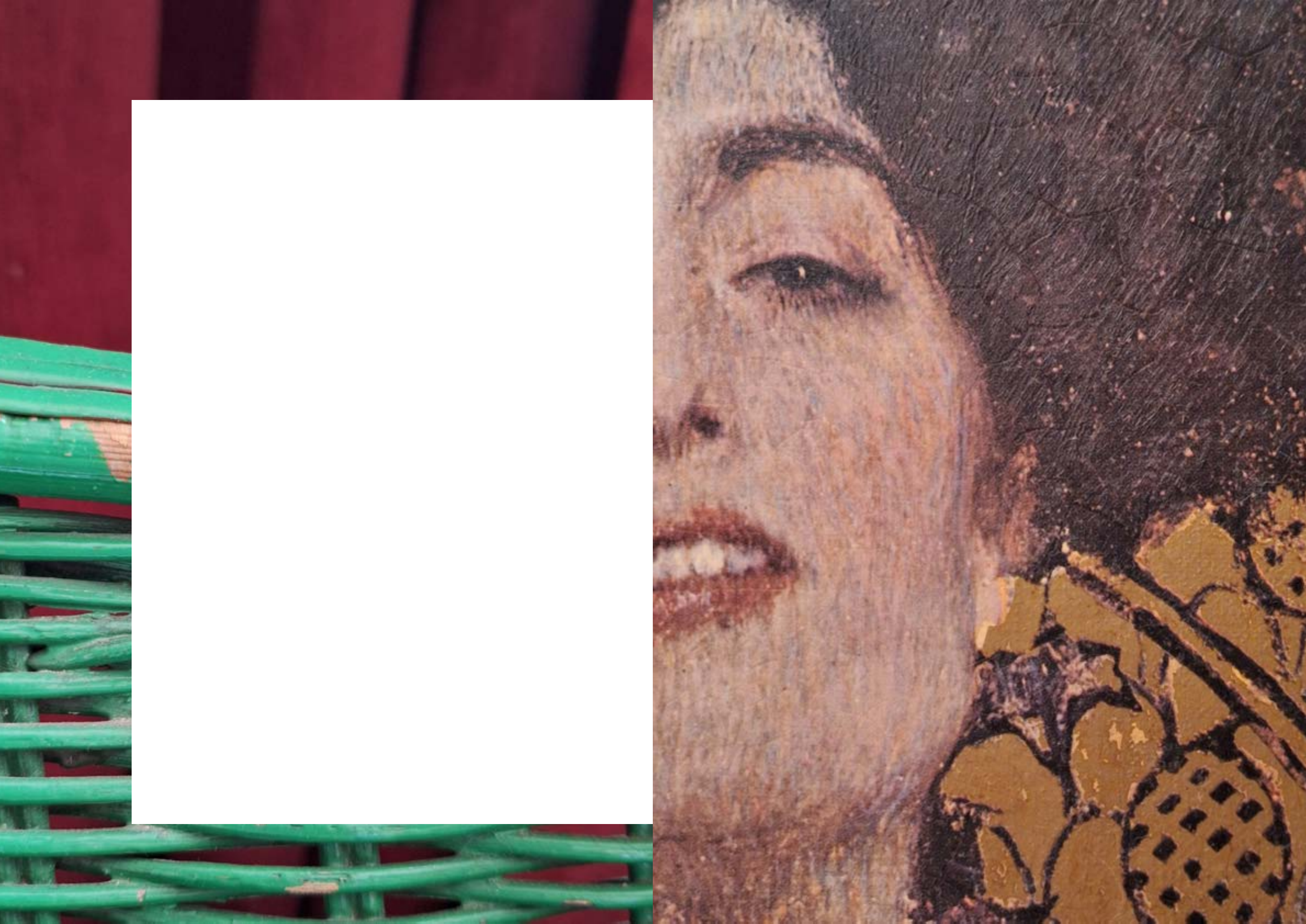
Je tourne la page du livre.
Je lis qu’il fallait renouveler les carnets, même après la guerre.
Que beaucoup ont été détruits volontairement,
pour que les enfants ne retrouvent jamais la preuve de leur “statut”.

Je crois deviner quelque chose :
peut-être que ton silence n’était pas seulement de la pudeur.
Peut-être était-ce une manière de reprendre possession de ton histoire.
De refuser que l’État continue de la dicter.
De refuser que l’on t’enferme encore dans une case, une photo, un numéro.

Je me dis que moi, aujourd’hui,
en écrivant,
je fais l’inverse :
je recolle les morceaux.

Mais je ne veux pas faire revivre les blessures.
Je veux seulement comprendre comment on peut vivre
quand chaque déplacement est enregistré,
quand chaque visage est mesuré,
quand chaque silence est un acte de résistance.

Je regarde mes mains.
Elles n’ont jamais porté un carnet anthropométrique.
Elles tiennent un stylo.
Elles écrivent pour toi.
Pour réparer ce qui n’a pas pu être dit.
Pour transformer les papiers de contrôle
en pages de mémoire.





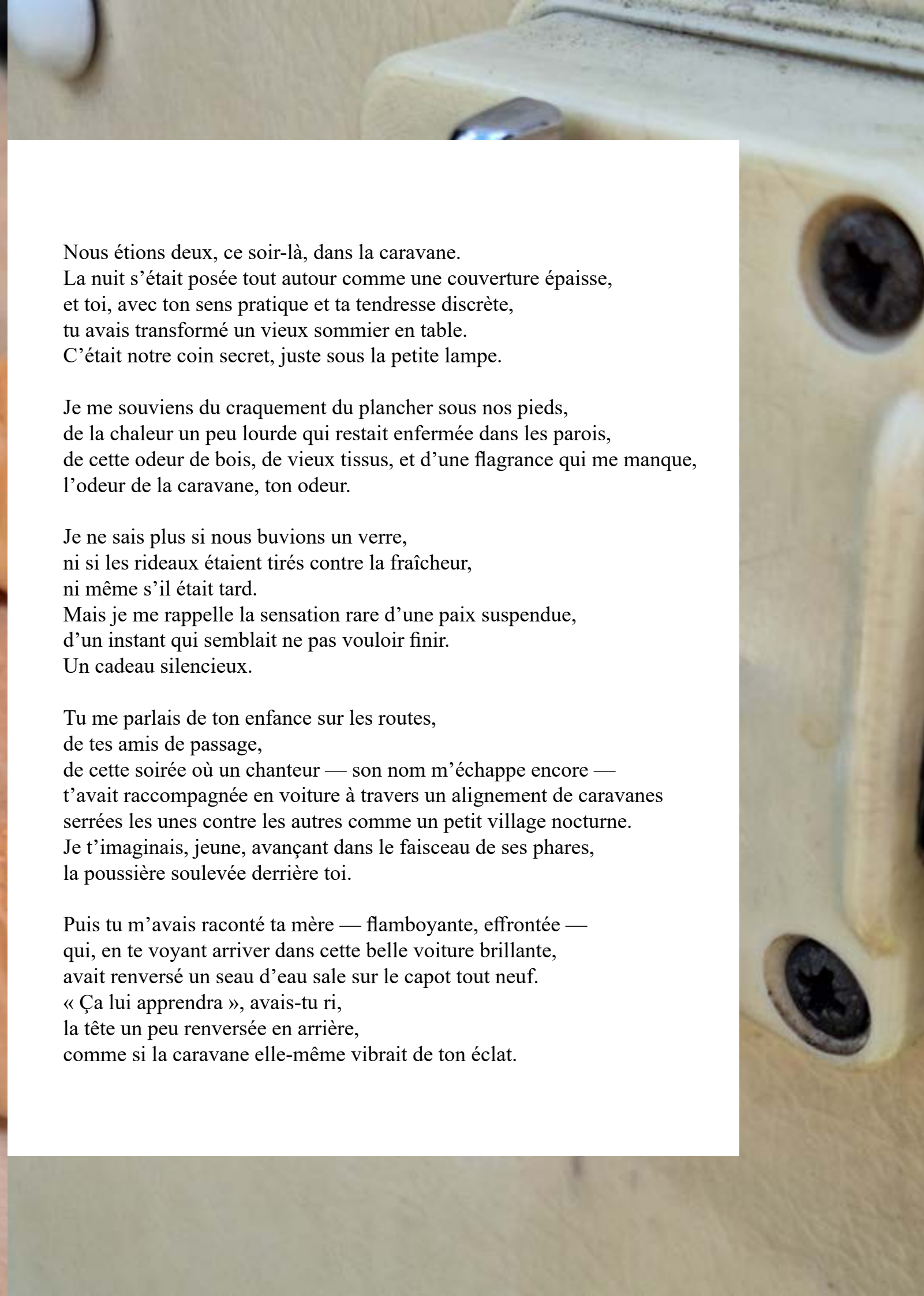
Nous étions deux, ce soir-là, dans la caravane.
La nuit s'était posée tout autour comme une couverture épaisse,
et toi, avec ton sens pratique et ta tendresse discrète,
tu avais transformé un vieux sommier en table.
C'était notre coin secret, juste sous la petite lampe.

Je me souviens du craquement du plancher sous nos pieds,
de la chaleur un peu lourde qui restait enfermée dans les parois,
de cette odeur de bois, de vieux tissus, et d'une fragrance qui me manque,
l'odeur de la caravane, ton odeur.

Je ne sais plus si nous buvions un verre,
ni si les rideaux étaient tirés contre la fraîcheur,
ni même s'il était tard.
Mais je me rappelle la sensation rare d'une paix suspendue,
d'un instant qui semblait ne pas vouloir finir.
Un cadeau silencieux.

Tu me parlais de ton enfance sur les routes,
de tes amis de passage,
de cette soirée où un chanteur — son nom m'échappe encore —
t'avait raccompagnée en voiture à travers un alignement de caravanes
serrées les unes contre les autres comme un petit village nocturne.
Je t'imaginais, jeune, avançant dans le faisceau de ses phares,
la poussière soulevée derrière toi.

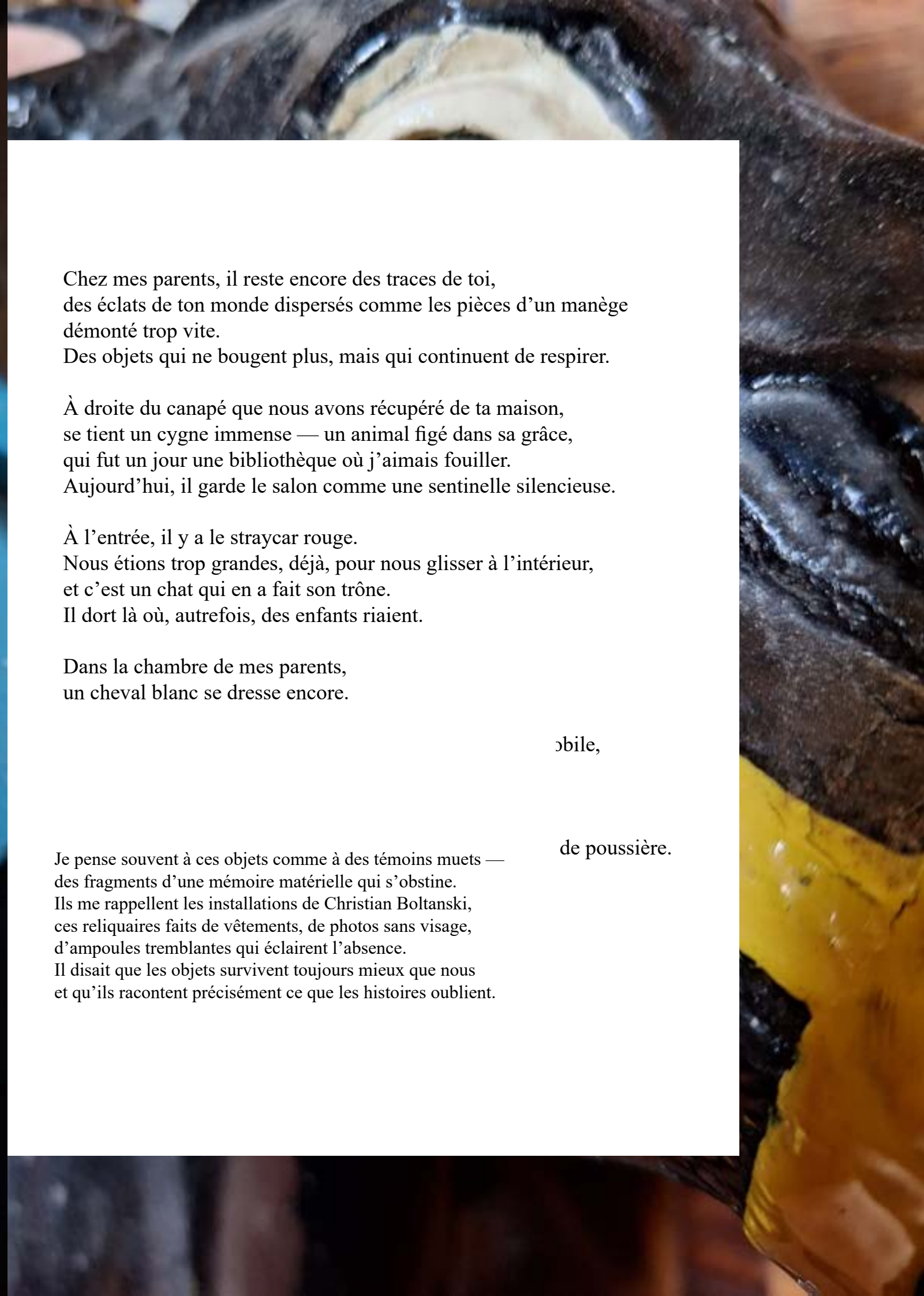
Puis tu m'avais raconté ta mère — flamboyante, effrontée —
qui, en te voyant arriver dans cette belle voiture brillante,
avait renversé un seau d'eau sale sur le capot tout neuf.
« Ça lui apprendra », avais-tu ri,
la tête un peu renversée en arrière,
comme si la caravane elle-même vibrerait de ton éclat.





Je ne le savais pas encore,
mais au milieu de ces rires qui rebondissaient contre les parois fines,
au milieu des ombres portées qui bougeaient sur le plafond,
tu venais de m'offrir un fragment précieux.
Un morceau de notre histoire.
Un éclat de la route que tu avais voulu cacher,
peut-être pour me protéger,
peut-être pour t'en protéger toi-même.

Et dans la petite caravane, ce soir-là,
le passé avait recommencé à respirer.



Chez mes parents, il reste encore des traces de toi,
des éclats de ton monde dispersés comme les pièces d'un manège
démonté trop vite.
Des objets qui ne bougent plus, mais qui continuent de respirer.

À droite du canapé que nous avons récupéré de ta maison,
se tient un cygne immense — un animal figé dans sa grâce,
qui fut un jour une bibliothèque où j'aimais fouiller.
Aujourd'hui, il garde le salon comme une sentinelle silencieuse.

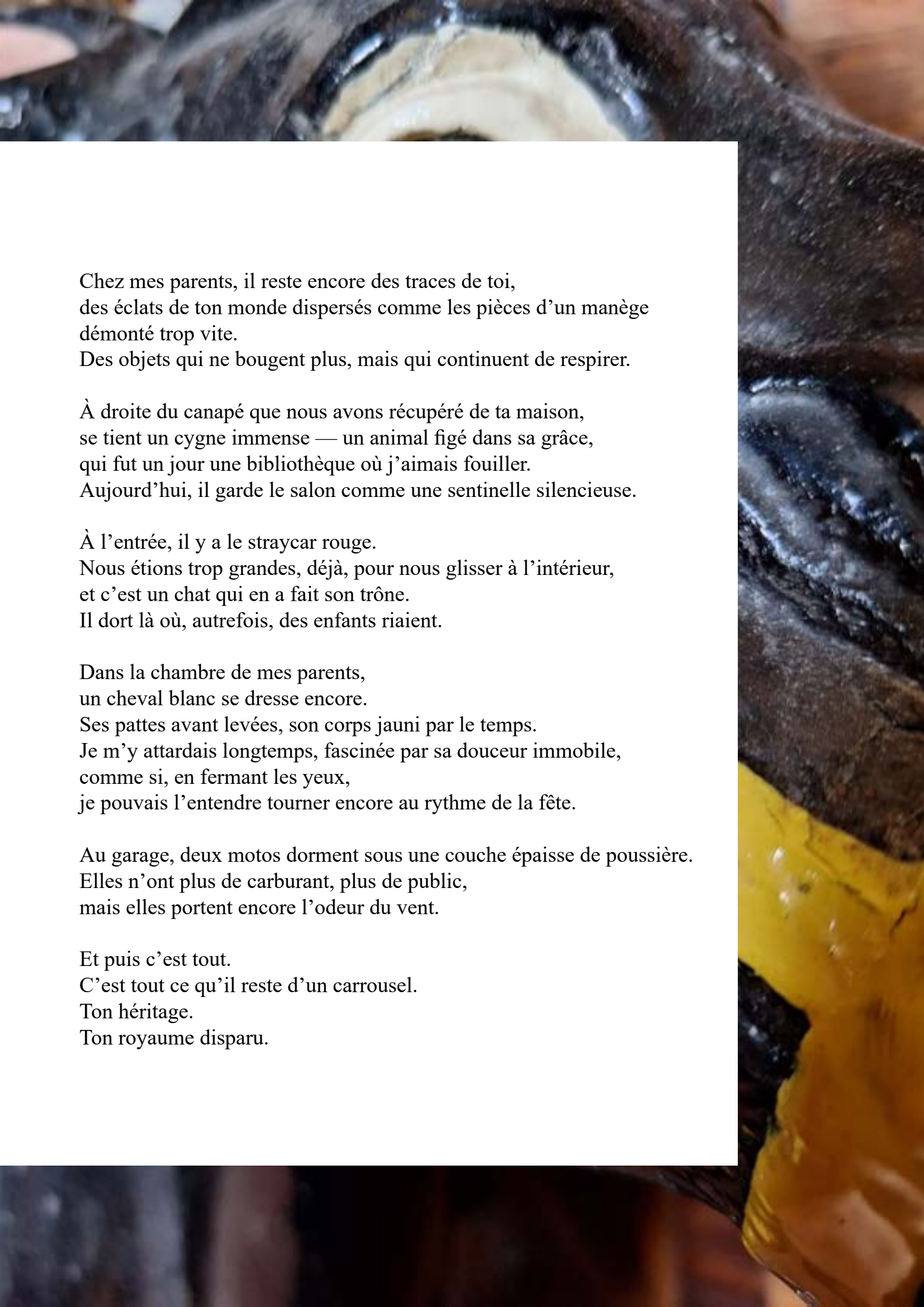
À l'entrée, il y a le straycar rouge.
Nous étions trop grandes, déjà, pour nous glisser à l'intérieur,
et c'est un chat qui en a fait son trône.
Il dort là où, autrefois, des enfants riaient.

Dans la chambre de mes parents,
un cheval blanc se dresse encore.

obile,

de poussière.

Je pense souvent à ces objets comme à des témoins muets —
des fragments d'une mémoire matérielle qui s'obstine.
Ils me rappellent les installations de Christian Boltanski,
ces reliquaires faits de vêtements, de photos sans visage,
d'ampoules tremblantes qui éclairent l'absence.
Il disait que les objets survivent toujours mieux que nous
et qu'ils racontent précisément ce que les histoires oublient.



Chez mes parents, il reste encore des traces de toi,
des éclats de ton monde dispersés comme les pièces d'un manège
démonté trop vite.
Des objets qui ne bougent plus, mais qui continuent de respirer.

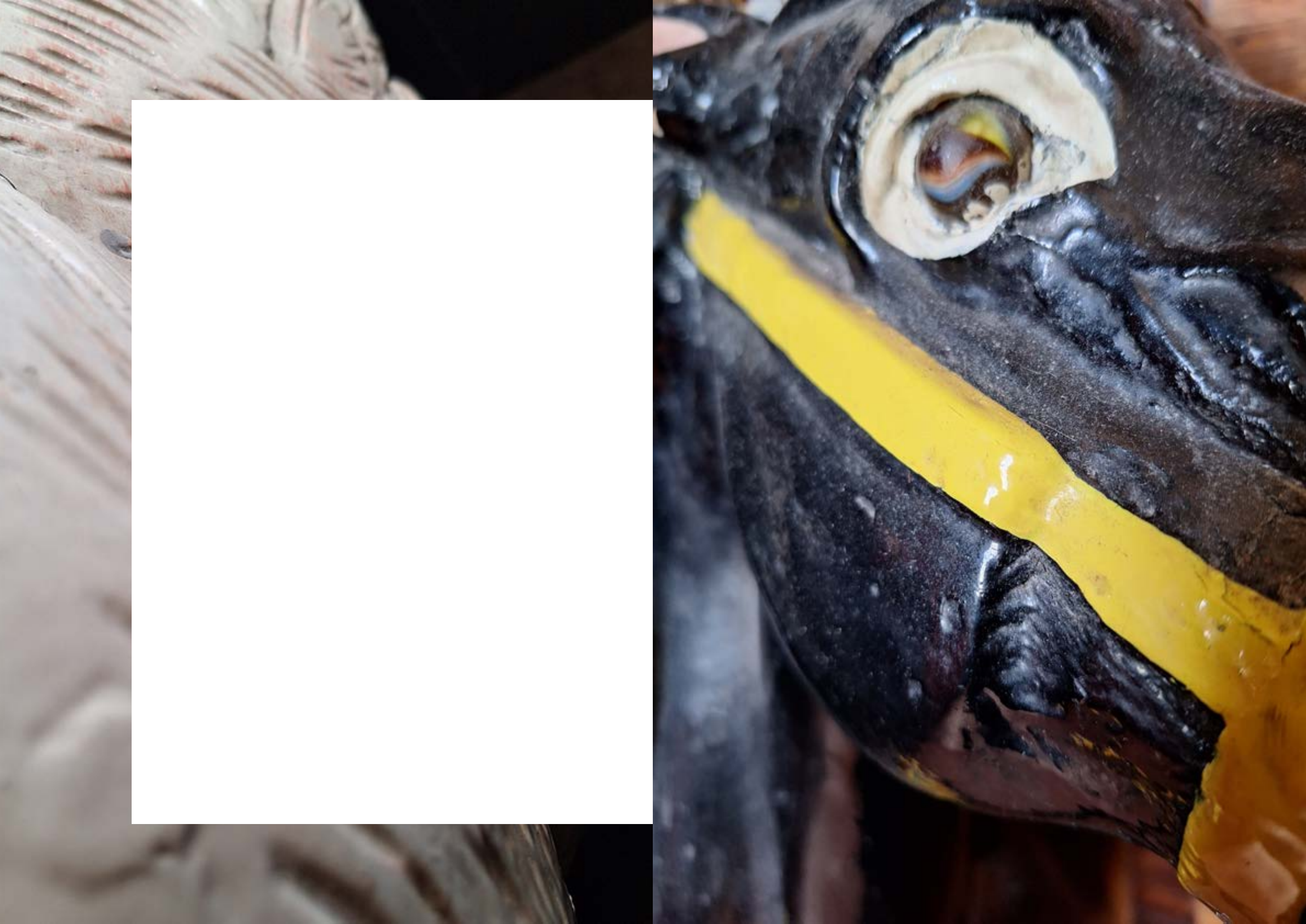
À droite du canapé que nous avons récupéré de ta maison,
se tient un cygne immense — un animal figé dans sa grâce,
qui fut un jour une bibliothèque où j'aimais fouiller.
Aujourd'hui, il garde le salon comme une sentinelle silencieuse.

À l'entrée, il y a le straycar rouge.
Nous étions trop grandes, déjà, pour nous glisser à l'intérieur,
et c'est un chat qui en a fait son trône.
Il dort là où, autrefois, des enfants riaient.

Dans la chambre de mes parents,
un cheval blanc se dresse encore.
Ses pattes avant levées, son corps jauni par le temps.
Je m'y attardais longtemps, fascinée par sa douceur immobile,
comme si, en fermant les yeux,
je pouvais l'entendre tourner encore au rythme de la fête.

Au garage, deux motos dorment sous une couche épaisse de poussière.
Elles n'ont plus de carburant, plus de public,
mais elles portent encore l'odeur du vent.

Et puis c'est tout.
C'est tout ce qu'il reste d'un carrousel.
Ton héritage.
Ton royaume disparu.





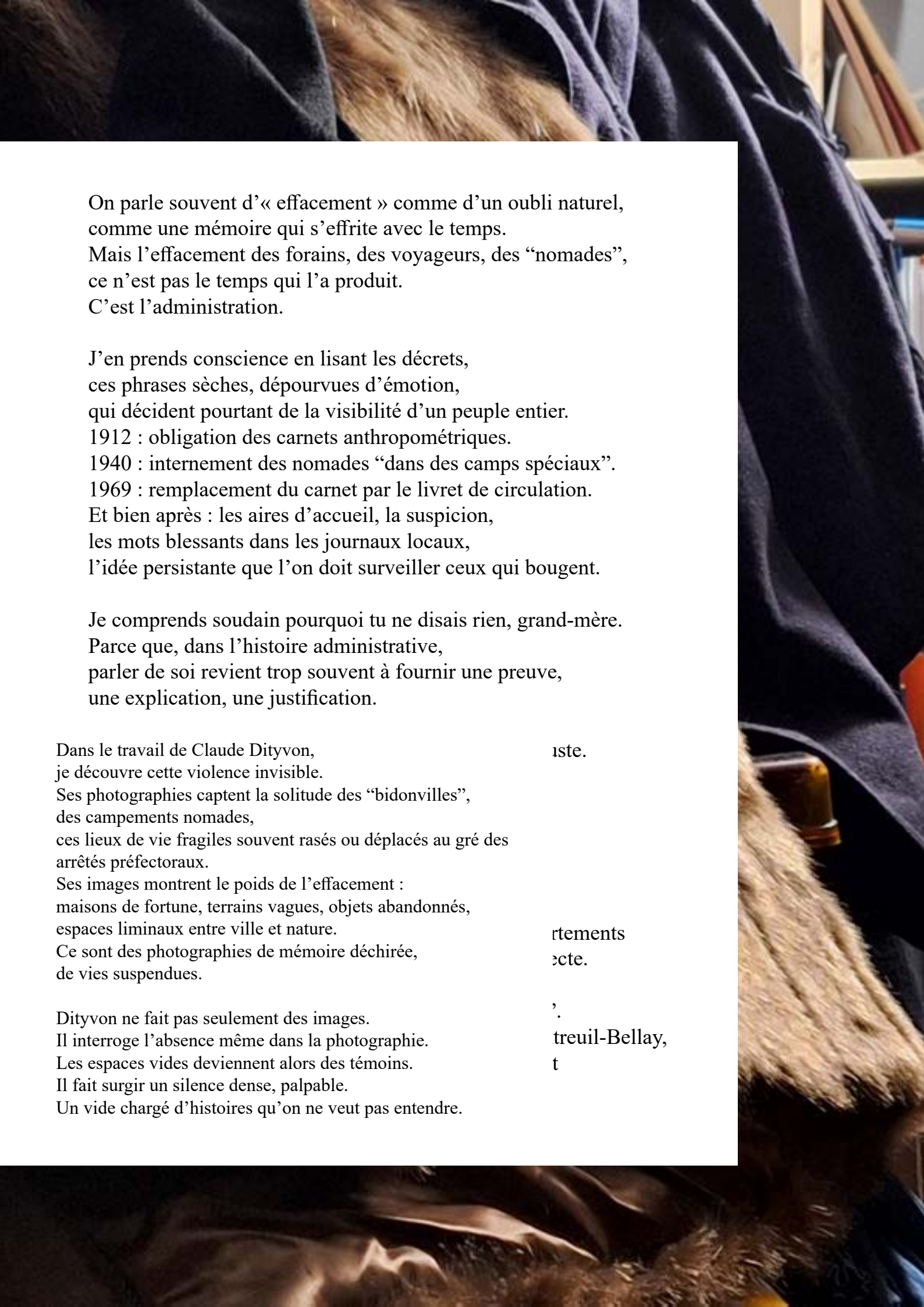
On parle souvent d'« effacement » comme d'un oubli naturel, comme une mémoire qui s'effrite avec le temps. Mais l'effacement des forains, des voyageurs, des “nomades”, ce n'est pas le temps qui l'a produit. C'est l'administration.

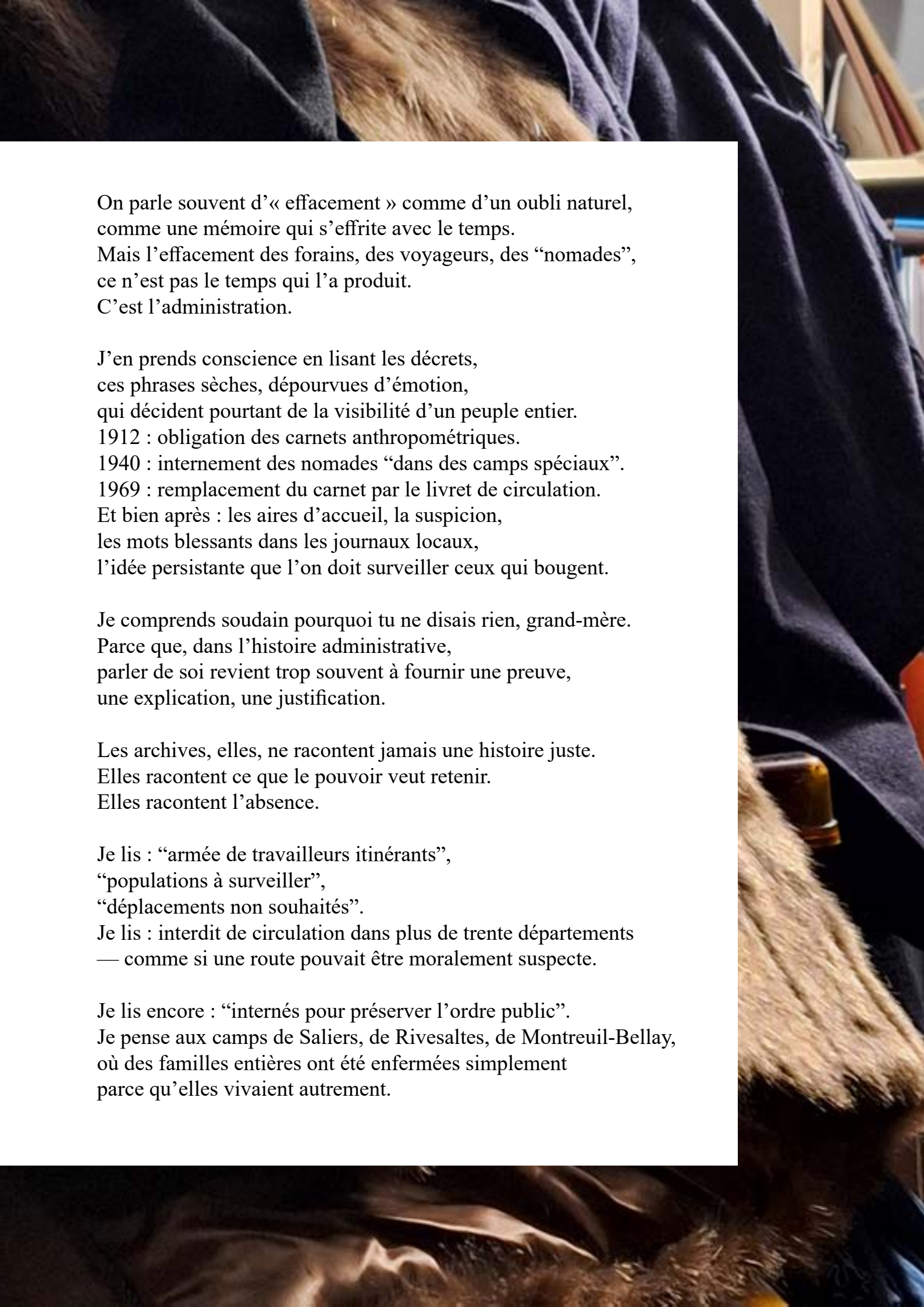
J'en prends conscience en lisant les décrets, ces phrases sèches, dépourvues d'émotion, qui décident pourtant de la visibilité d'un peuple entier. 1912 : obligation des carnets anthropométriques. 1940 : internement des nomades “dans des camps spéciaux”. 1969 : remplacement du carnet par le livret de circulation. Et bien après : les aires d'accueil, la suspicion, les mots blessants dans les journaux locaux, l'idée persistante que l'on doit surveiller ceux qui bougent.

Je comprends soudain pourquoi tu ne disais rien, grand-mère. Parce que, dans l'histoire administrative, parler de soi revient trop souvent à fournir une preuve, une explication, une justification.

Dans le travail de Claude Dityvon, je découvre cette violence invisible. Ses photographies captent la solitude des “bidonvilles”, des campements nomades, ces lieux de vie fragiles souvent rasés ou déplacés au gré des arrêtés préfectoraux. Ses images montrent le poids de l'effacement : maisons de fortune, terrains vagues, objets abandonnés, espaces liminaux entre ville et nature. Ce sont des photographies de mémoire déchirée, de vies suspendues.

Dityvon ne fait pas seulement des images. Il interroge l'absence même dans la photographie. Les espaces vides deviennent alors des témoins. Il fait surgir un silence dense, palpable. Un vide chargé d'histoires qu'on ne veut pas entendre.





On parle souvent d'« effacement » comme d'un oubli naturel,
comme une mémoire qui s'effrite avec le temps.
Mais l'effacement des forains, des voyageurs, des “nomades”,
ce n'est pas le temps qui l'a produit.
C'est l'administration.

J'en prends conscience en lisant les décrets,
ces phrases sèches, dépourvues d'émotion,
qui décident pourtant de la visibilité d'un peuple entier.
1912 : obligation des carnets anthropométriques.
1940 : internement des nomades “dans des camps spéciaux”.
1969 : remplacement du carnet par le livret de circulation.
Et bien après : les aires d'accueil, la suspicion,
les mots blessants dans les journaux locaux,
l'idée persistante que l'on doit surveiller ceux qui bougent.

Je comprends soudain pourquoi tu ne disais rien, grand-mère.
Parce que, dans l'histoire administrative,
parler de soi revient trop souvent à fournir une preuve,
une explication, une justification.

Les archives, elles, ne racontent jamais une histoire juste.
Elles racontent ce que le pouvoir veut retenir.
Elles racontent l'absence.

Je lis : “armée de travailleurs itinérants”,
“populations à surveiller”,
“déplacements non souhaités”.
Je lis : interdit de circulation dans plus de trente départements
— comme si une route pouvait être moralement suspecte.

Je lis encore : “internés pour préserver l'ordre public”.
Je pense aux camps de Saliers, de Rivesaltes, de Montreuil-Bellay,
où des familles entières ont été enfermées simplement
parce qu'elles vivaient autrement.

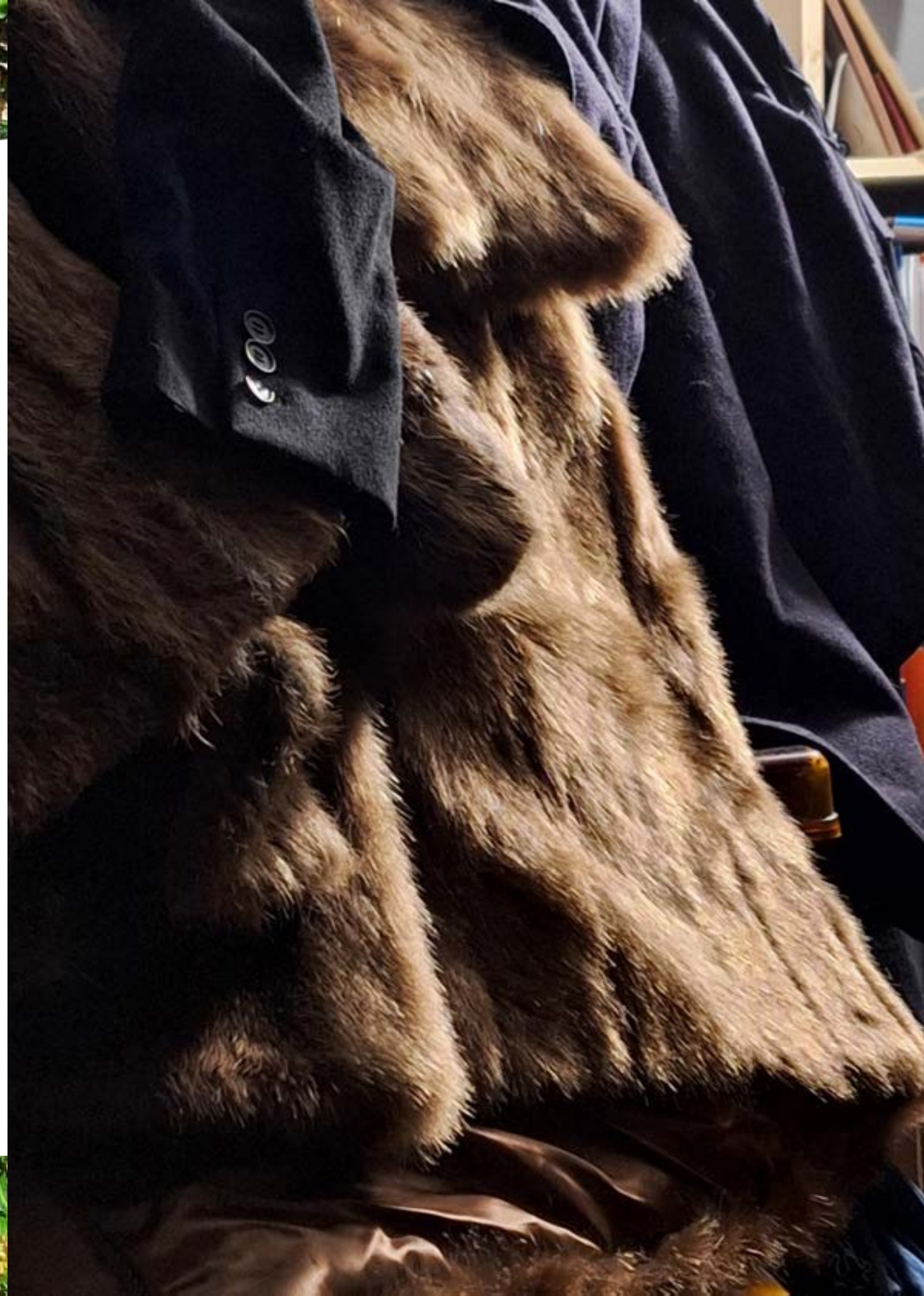


J'essaie de comprendre comment la société a pu
effacer un peuple en pleine lumière.
Non pas en l'excluant,
mais en le contrôlant tellement
qu'il s'est dissous dans ses papiers.

L'effacement administratif n'est pas un trou dans un arbre,
ni une photo manquante dans un album.
C'est un silence fabriqué.
Un silence où tu as été contrainte de vivre, grand-mère.
Un silence que je traverse aujourd'hui,
comme on remonte un corridor sombre
avec une petite lampe vacillante.

Je me demande combien de conversations ont été étouffées
par peur de "dire ce qu'il ne faut pas".
Combien d'histoires n'ont pas été transmises
pour éviter de rappeler les contrôles, les humiliations.

Je me demande surtout
si la honte que je perçois encore parfois
ne t'appartient même pas.
Si elle n'est pas un héritage administratif,
un sentiment transmis de génération en génération
comme une tache que l'on essaie d'essuyer sans fin.





Je repense souvent aux yeux de mon père.
Les étoiles dans les yeux quand il parlait de la route.

Pas une route précise — pas une autoroute, pas un chemin —
mais la Route,
celle qui s'ouvre devant la caravane,
celle que l'on parcourt sans posséder,
celle qui devient un foyer mobile.

La route, dans notre famille, n'est pas un lieu.
C'est un mode de vie.
C'est une mémoire.

Quand tu as refusé que mon père reprenne cette vie,
je crois que tu l'as protégé.
Pas de la route elle-même — elle était ton enfance —
mais des regards,
des contrôles,
du poids d'une histoire qui n'était pas simple à porter.
Peut-être que tu voulais que s'arrête avec toi
la fatigue d'avoir à prouver sans cesse

Dans le travail de Pauline Curnier Jardin,
je vois cette fragilité —
ces corps en mouvement,
ces fêtes,
ces gestes carnavalesques
qui ressemblent à une mémoire en marche,
indomptable et pourtant menacée.
Elle filme la communauté, la fête, la marge
comme un territoire mouvant.
Presque un paysage intérieur.

ir roues.

iment à lui.



Je repense souvent aux yeux de mon père.
Les étoiles dans les yeux quand il parlait de la route.

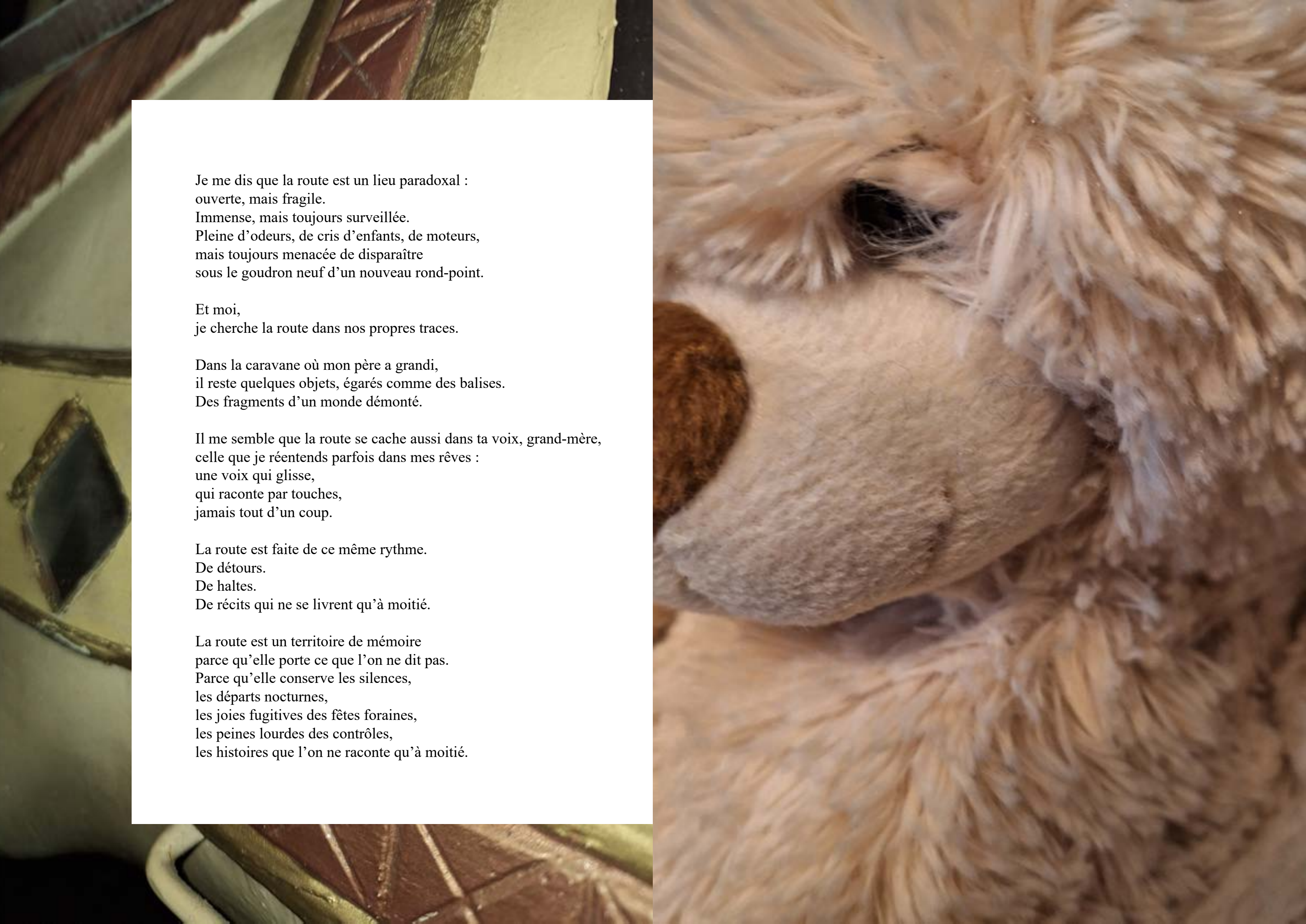
Pas une route précise — pas une autoroute, pas un chemin —
mais la Route,
celle qui s'ouvre devant la caravane,
celle que l'on parcourt sans posséder,
celle qui devient un foyer mobile.

La route, dans notre famille, n'est pas un lieu.
C'est un mode de vie.
C'est une mémoire.

Quand tu as refusé que mon père reprenne cette vie,
je crois que tu l'as protégé.
Pas de la route elle-même — elle était ton enfance —
mais des regards,
des contrôles,
du poids d'une histoire qui n'était pas simple à porter.
Peut-être que tu voulais que s'arrête avec toi
la fatigue d'avoir à prouver sans cesse
que l'on existe autrement.

Pourtant, la route revient toujours.
Dans nos récits,
dans nos gestes,
dans notre façon de regarder le monde.

Mon père me raconte son grand-père
qui gardait sa batte près de lui,
comme un gardien de nuit dans sa propre maison sur roues.
Je l'imagine, tenant cette arme silencieuse,
non pas pour se battre,
mais pour garder un territoire qui n'était jamais vraiment à lui.
Parce que lorsqu'on habite la route,
on habite aussi une vulnérabilité
qu'il faut apprivoiser.



Je me dis que la route est un lieu paradoxal :
ouverte, mais fragile.
Immense, mais toujours surveillée.
Pleine d'odeurs, de cris d'enfants, de moteurs,
mais toujours menacée de disparaître
sous le goudron neuf d'un nouveau rond-point.

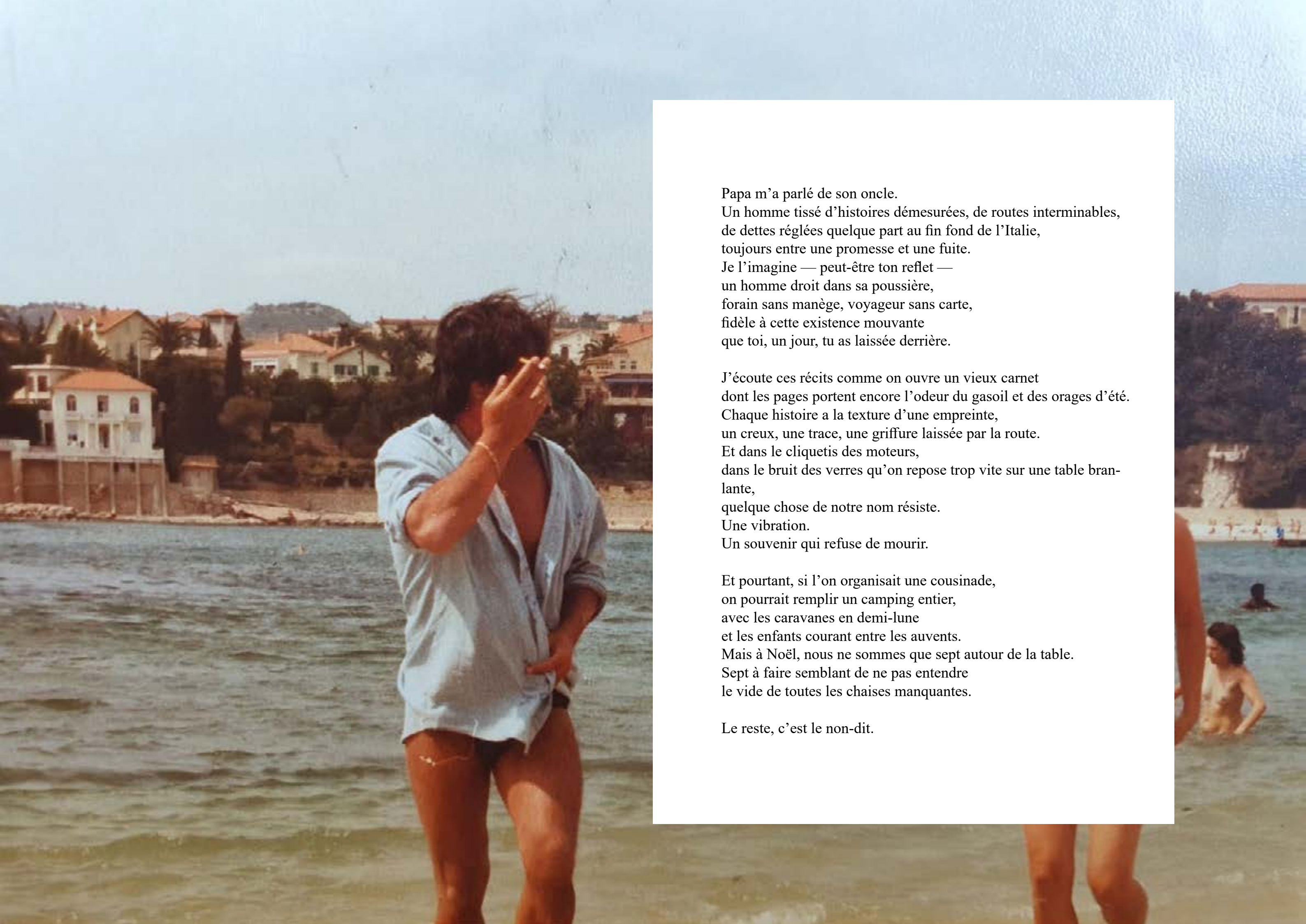
Et moi,
je cherche la route dans nos propres traces.

Dans la caravane où mon père a grandi,
il reste quelques objets, égarés comme des balises.
Des fragments d'un monde démonté.

Il me semble que la route se cache aussi dans ta voix, grand-mère,
celle que je réentends parfois dans mes rêves :
une voix qui glisse,
qui raconte par touches,
jamais tout d'un coup.

La route est faite de ce même rythme.
De détours.
De haltes.
De récits qui ne se livrent qu'à moitié.

La route est un territoire de mémoire
parce qu'elle porte ce que l'on ne dit pas.
Parce qu'elle conserve les silences,
les départs nocturnes,
les joies fugitives des fêtes foraines,
les peines lourdes des contrôles,
les histoires que l'on ne raconte qu'à moitié.

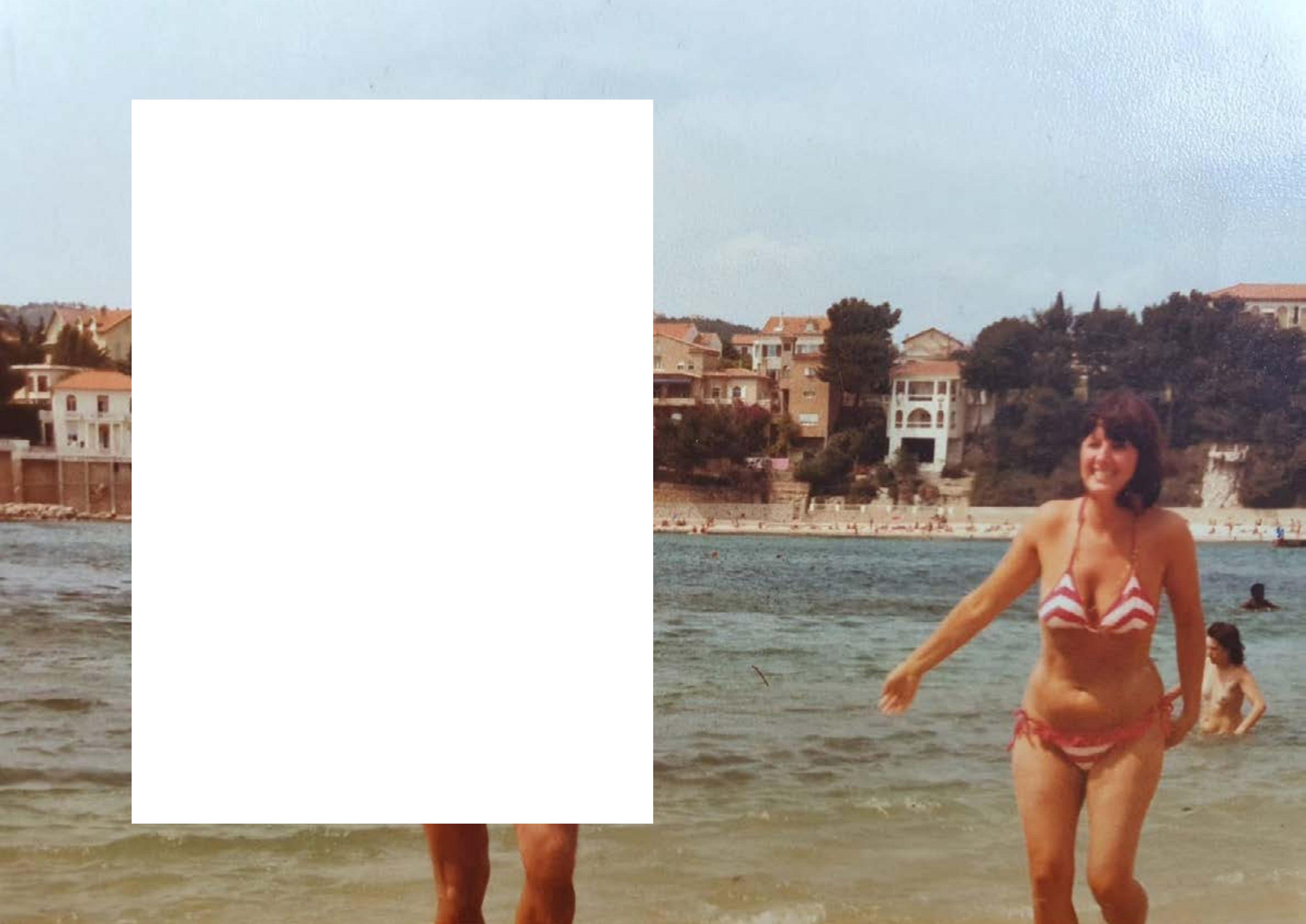


Papa m'a parlé de son oncle.
Un homme tissé d'histoires démesurées, de routes interminables,
de dettes réglées quelque part au fin fond de l'Italie,
toujours entre une promesse et une fuite.
Je l'imagine — peut-être ton reflet —
un homme droit dans sa poussière,
forain sans manège, voyageur sans carte,
fidèle à cette existence mouvante
que toi, un jour, tu as laissée derrière.

J'écoute ces récits comme on ouvre un vieux carnet
dont les pages portent encore l'odeur du gasoil et des orages d'été.
Chaque histoire a la texture d'une empreinte,
un creux, une trace, une griffure laissée par la route.
Et dans le cliquetis des moteurs,
dans le bruit des verres qu'on repose trop vite sur une table bran-
lante,
quelque chose de notre nom résiste.
Une vibration.
Un souvenir qui refuse de mourir.

Et pourtant, si l'on organisait une cousinade,
on pourrait remplir un camping entier,
avec les caravanes en demi-lune
et les enfants courant entre les auvents.
Mais à Noël, nous ne sommes que sept autour de la table.
Sept à faire semblant de ne pas entendre
le vide de toutes les chaises manquantes.

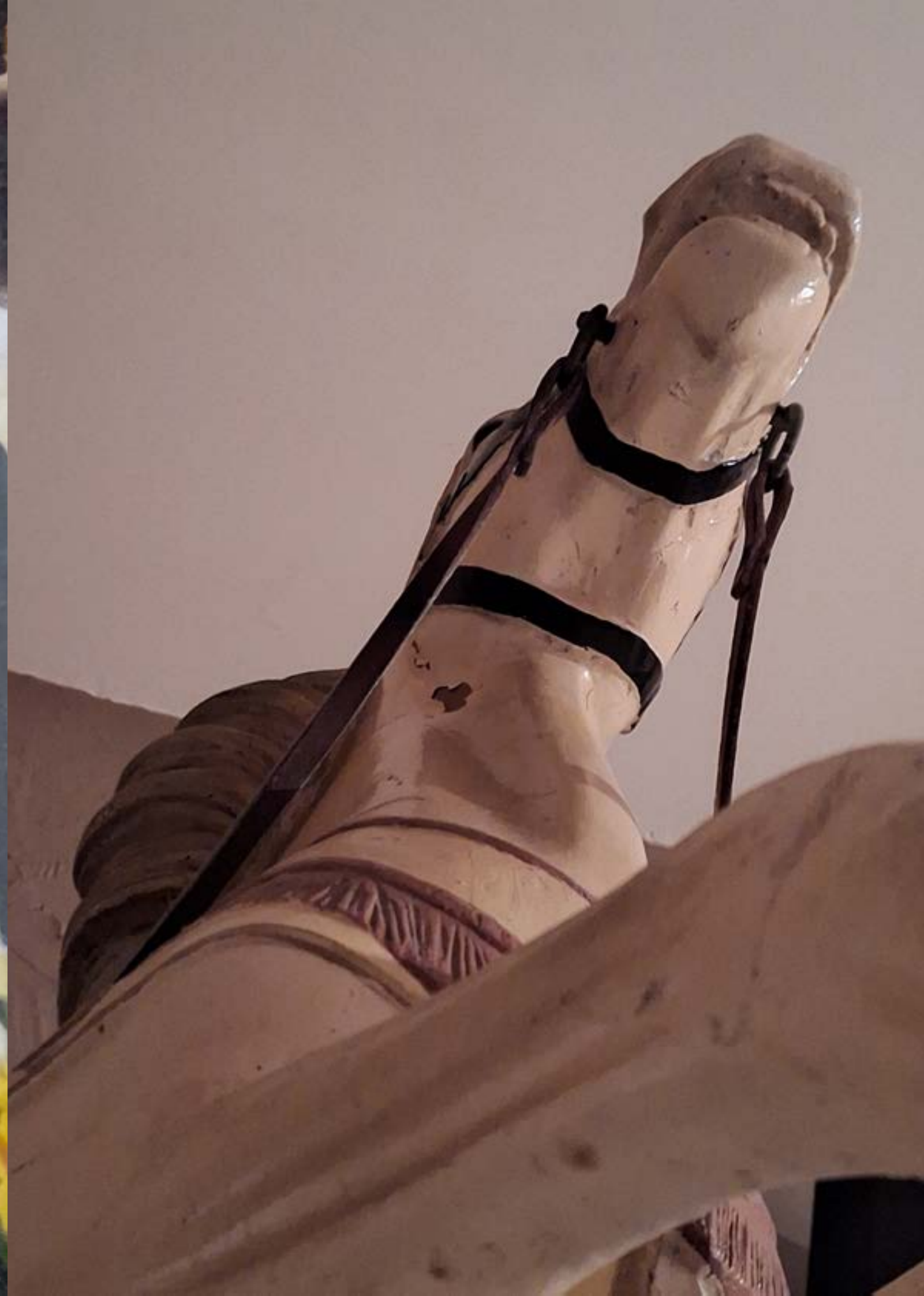
Le reste, c'est le non-dit.









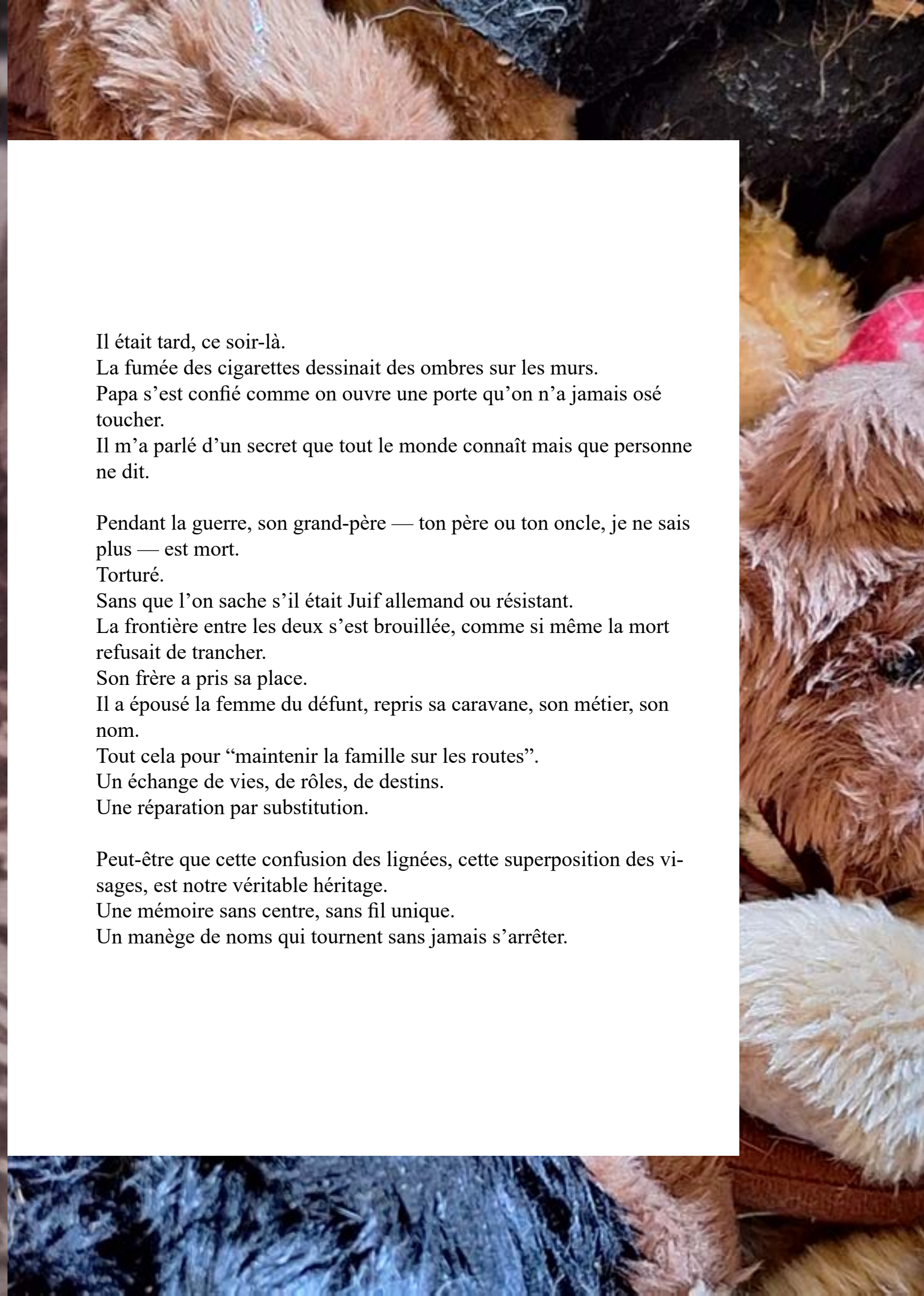


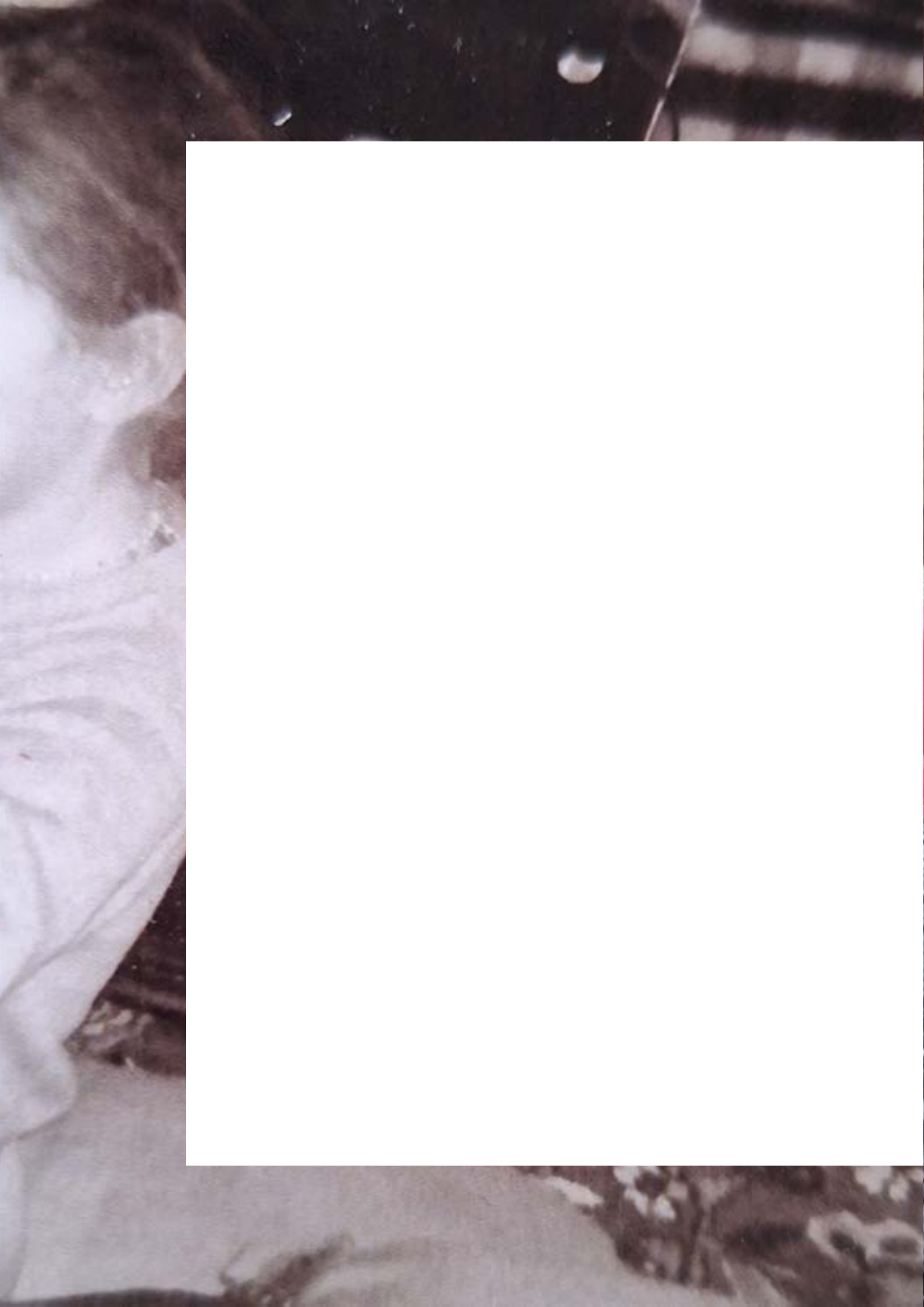


Il était tard, ce soir-là.
La fumée des cigarettes dessinait des ombres sur les murs.
Papa s'est confié comme on ouvre une porte qu'on n'a jamais osé
toucher.
Il m'a parlé d'un secret que tout le monde connaît mais que personne
ne dit.

Pendant la guerre, son grand-père — ton père ou ton oncle, je ne sais
plus — est mort.
Torturé.
Sans que l'on sache s'il était Juif allemand ou résistant.
La frontière entre les deux s'est brouillée, comme si même la mort
refusait de trancher.
Son frère a pris sa place.
Il a épousé la femme du défunt, repris sa caravane, son métier, son
nom.
Tout cela pour “maintenir la famille sur les routes”.
Un échange de vies, de rôles, de destins.
Une réparation par substitution.

Peut-être que cette confusion des lignées, cette superposition des vi-
sages, est notre véritable héritage.
Une mémoire sans centre, sans fil unique.
Un manège de noms qui tournent sans jamais s'arrêter.







On raconte que pendant la guerre, la route elle-même était devenue suspecte.

Que marcher, circuler, traverser un village suffisait à attirer un regard lourd, celui qui classe, qui mesure, qui surveille.

J’essaie d’imaginer nos ancêtres dans cette époque où même le vent semblait filtré.

Des familles entières stoppées net dans leur voyage, car l’errance—celle que l’on appelle si vite «nomadisme»—était devenue un crime administratif.

En octobre 1940, un simple décret a suffi : interdiction absolue de circuler.

La route fermée d’un trait de plume.

Les forains immobilisés, les caravanes consignées, comme si empêcher de bouger revenait à effacer leur identité.

Alors ils ont été parqués dans des camps d’internement.

Pas des camps d’extermination, non—mais des lieux d’attente, d’usure lente, de froid, de faim.

Ceija Stojka, c’est une voix qui murmure l’oubli, une mémoire qui refuse de s’effacer.

Tsigane autrichienne, rescapée des camps, elle peint et écrit la guerre, non pas comme un récit froid, mais comme un cri viscéral.

survivants

Dans ses tableaux, les flammes dansent encore, les barbelés s’étirent comme des griffes, et les caravanes sont des fantômes sur la route brisée.

Elle parle des siens, de ceux qu’on a voulu faire disparaître, des familles arrachées, des visages effacés par la haine. Ses mots sont des éclats de vérité, des fragments d’une histoire que l’on doit enfin écouter.

vies humaines.

Avec Ceija, la guerre n’est pas qu’un passé, c’est un poids, une blessure ouverte, et pourtant, une lumière fragile qui tient bon.



On raconte que pendant la guerre, la route elle-même était devenue suspecte. Que marcher, circuler, traverser un village suffisait à attirer un regard lourd, celui qui classe, qui mesure, qui surveille.

J'essaie d'imaginer nos ancêtres dans cette époque où même le vent semblait filtré.

Des familles entières stoppées net dans leur voyage, car l'errance — celle que l'on appelle si vite « nomadisme » — était devenue un crime administratif.

En octobre 1940, un simple décret a suffi : interdiction absolue de circuler.

La route fermée d'un trait de plume.

Les forains immobilisés, les caravanes consignées, comme si empêcher de bouger revenait à effacer leur identité.

Alors ils ont été parqués dans des camps d'internement.

Pas des camps d'extermination, non — mais des lieux d'attente, d'usure lente, de froid, de faim.

Montreuil-Bellay, Saliers, Rivesaltes, Lannemezan...

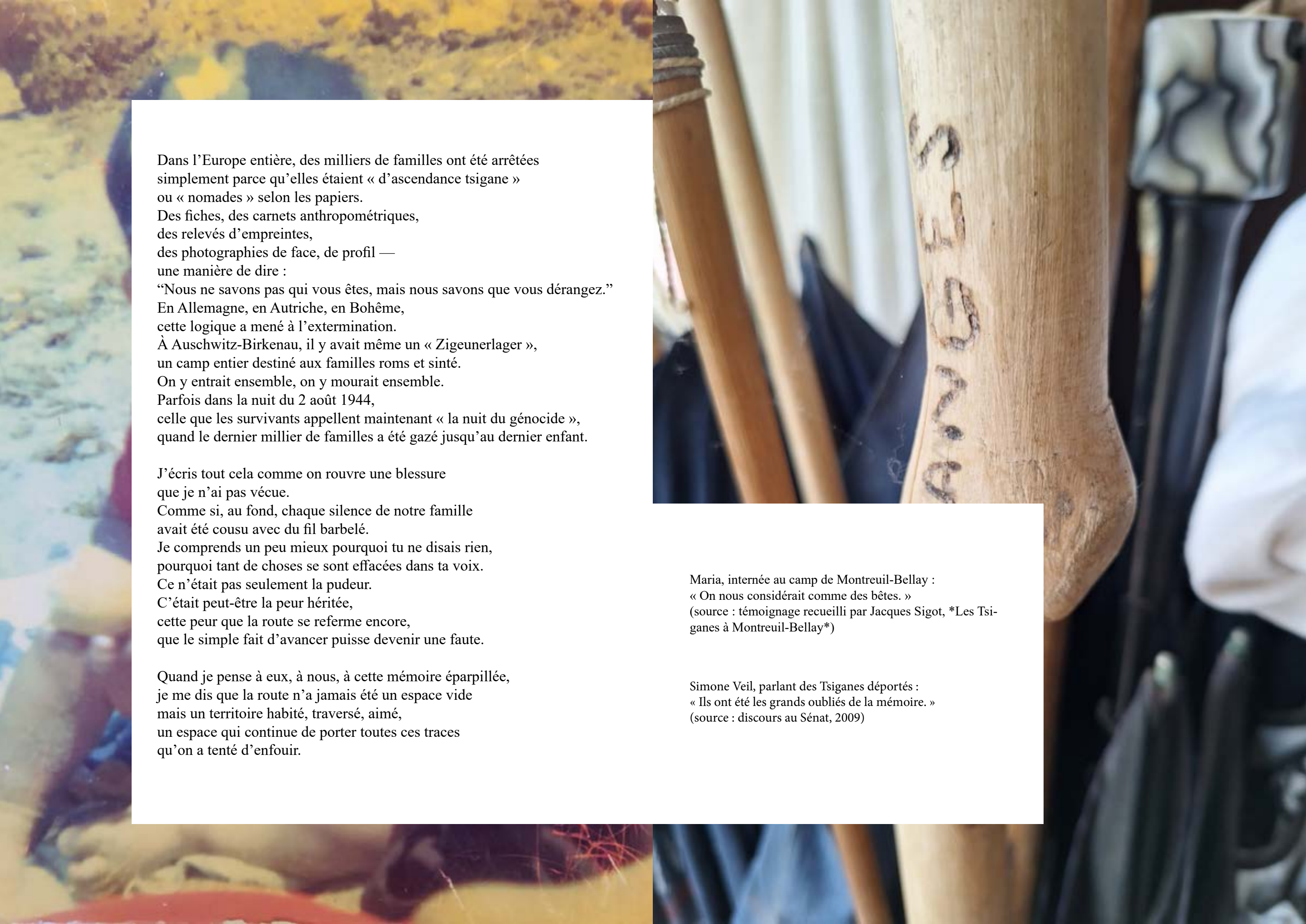
Des endroits que personne ne cite à l'école, des lieux qui ne figurent que dans la mémoire de quelques survivants et dans les archives qui sentent la poussière du reniement.

On dit que dans ces camps, les journées se ressemblaient.

On contrôlait leurs papiers chaque matin, comme si vérifier sans cesse leur identité pouvait la dissoudre.

Leurs roulottes, confisquées ou détruites, sentaient encore la résine et le bois humide quand on les laissait pourrir dans un coin du camp.

Et eux dormaient dans des baraques trop froides, des baraques où l'on rangeait d'ordinaire les outils, pas les vies humaines.



Dans l'Europe entière, des milliers de familles ont été arrêtées simplement parce qu'elles étaient « d'ascendance tsigane » ou « nomades » selon les papiers.
Des fiches, des carnets anthropométriques, des relevés d'empreintes, des photographies de face, de profil — une manière de dire :
“Nous ne savons pas qui vous êtes, mais nous savons que vous dérangez.”
En Allemagne, en Autriche, en Bohême, cette logique a mené à l'extermination.
À Auschwitz-Birkenau, il y avait même un « Zigeunerlager », un camp entier destiné aux familles roms et sinté.
On y entrait ensemble, on y mourait ensemble.
Parfois dans la nuit du 2 août 1944, celle que les survivants appellent maintenant « la nuit du génocide », quand le dernier millier de familles a été gazé jusqu'au dernier enfant.

J'écris tout cela comme on rouvre une blessure que je n'ai pas vécue.
Comme si, au fond, chaque silence de notre famille avait été cousu avec du fil barbelé.
Je comprends un peu mieux pourquoi tu ne disais rien, pourquoi tant de choses se sont effacées dans ta voix.
Ce n'était pas seulement la pudeur.
C'était peut-être la peur héritée, cette peur que la route se referme encore, que le simple fait d'avancer puisse devenir une faute.

Quand je pense à eux, à nous, à cette mémoire éparpillée, je me dis que la route n'a jamais été un espace vide mais un territoire habité, traversé, aimé, un espace qui continue de porter toutes ces traces qu'on a tenté d'enfouir.

Maria, internée au camp de Montreuil-Bellay :
« On nous considérait comme des bêtes. »
(source : témoignage recueilli par Jacques Sigot, *Les Tsiganes à Montreuil-Bellay*)

Simone Veil, parlant des Tsiganes déportés :
« Ils ont été les grands oubliés de la mémoire. »
(source : discours au Sénat, 2009)

Dans l'Europe entière, des milliers de familles ont été arrêtées simplement parce qu'elles étaient «d'ascendance tzigane» ou «nomades» selon les papiers. Des fiches, des carnets anthropométriques, des relevés d'empreintes, des photographies de face, de profil— une manière de dire : “Nous ne savons pas qui vous êtes, mais nous savons que vous dérangez.” En Allemagne, en Autriche, en Bohême, cette logique a mené à l'extermination. A Auschwitz-Birkenau, il y avait même un «Zigeunerlager», un camp entier destiné aux familles roms et sinté. On y entraînait ensemble, on y mourait ensemble. Parfois dans la nuit du 2 août 1944, celle que les survivants appellent maintenant «la nuit du génocide», quand le dernier millier de familles a été gazé jusqu'au dernier enfant.

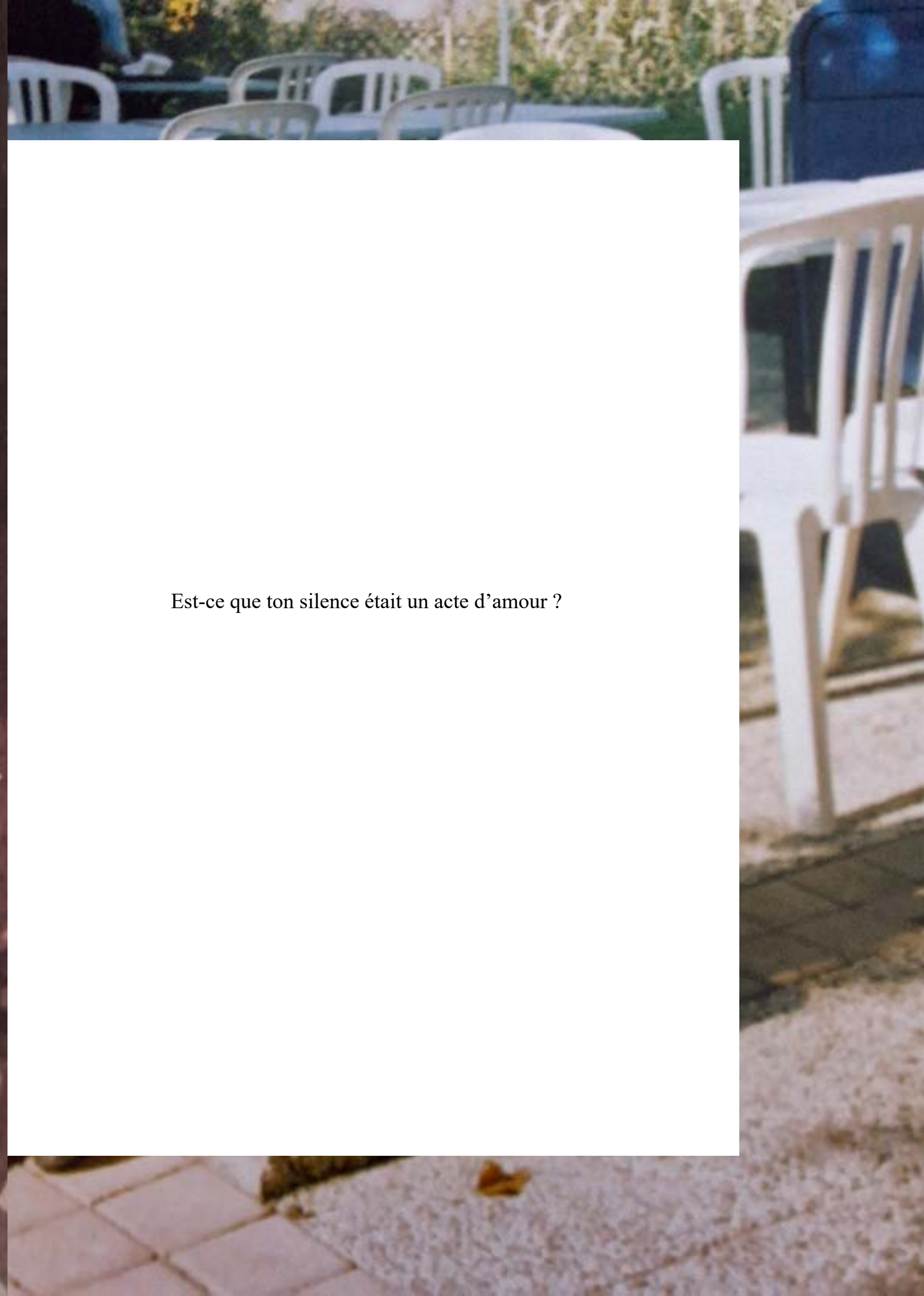
J'écris tout cela comme on rouvre une blessure que je n'ai pas vécue. Comme si, au fond, ça avait été cousu avec du fil. Je comprends un peu pourquoi tant de gens ont peur. Ce n'était pas seulement la mort. C'était peut-être cette peur que la mort n'est que le simple fait de disparaître.

Quand je pense à la Shoah, je me dis que la Shoah n'était pas un territoire mais un territoire d'extermination, un espace qui courait partout où qu'on a tenté d'exterminer.

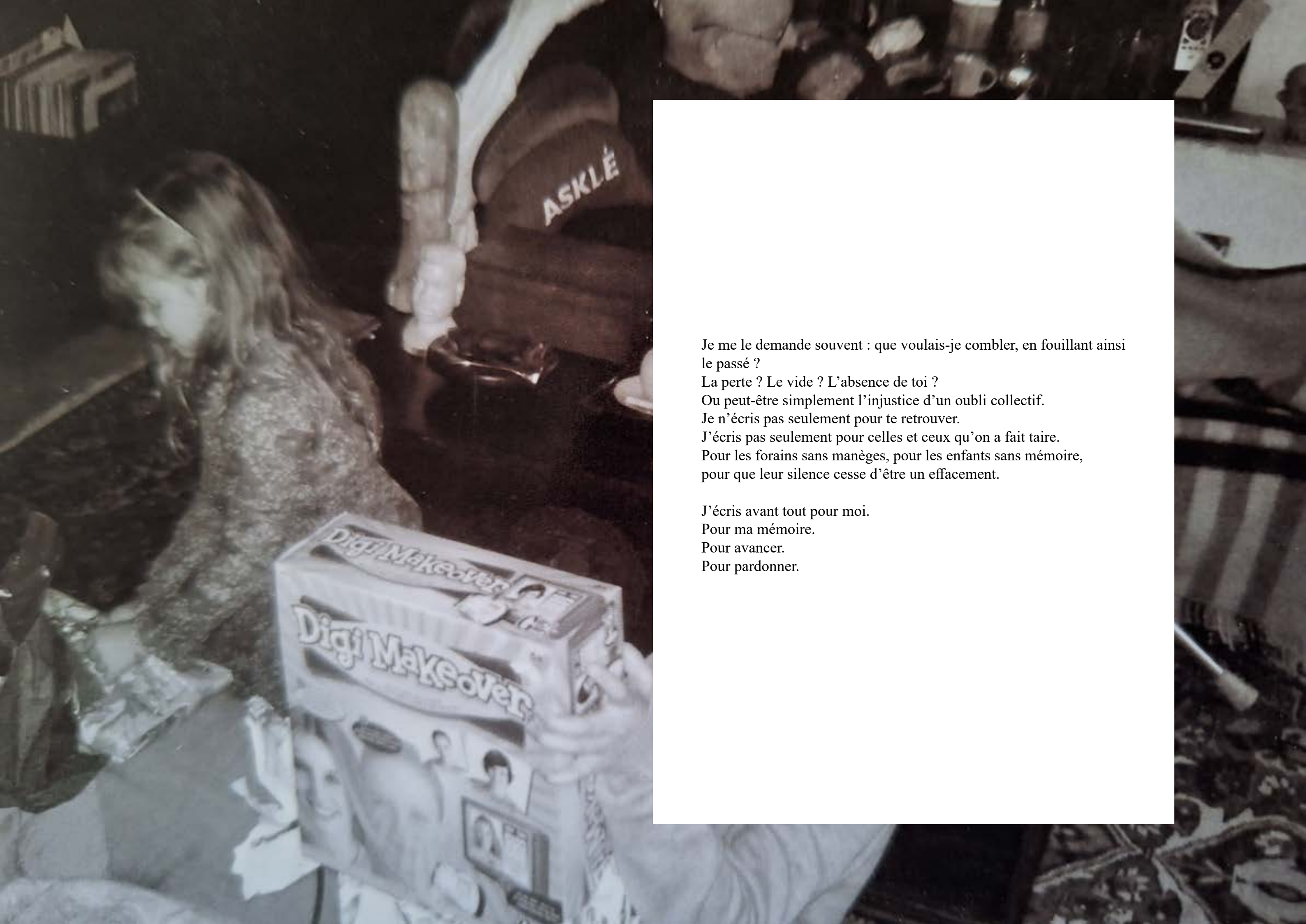




Est-ce que ton silence était un acte d'amour ?







Je me le demande souvent : que voulais-je combler, en fouillant ainsi
le passé ?

La perte ? Le vide ? L'absence de toi ?

Ou peut-être simplement l'injustice d'un oubli collectif.

Je n'écris pas seulement pour te retrouver.

J'écris pas seulement pour celles et ceux qu'on a fait taire.

Pour les forains sans manèges, pour les enfants sans mémoire,
pour que leur silence cesse d'être un effacement.

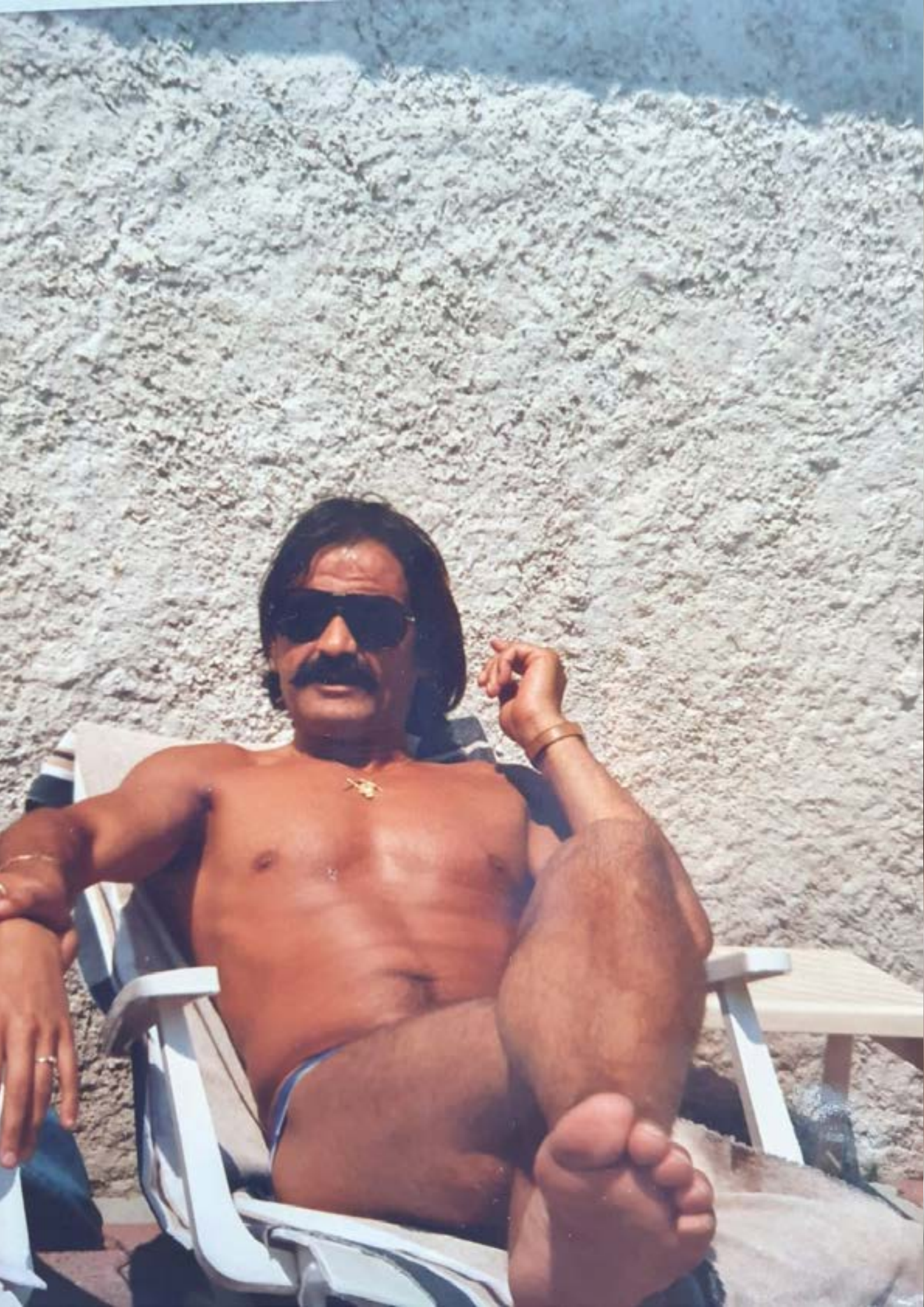
J'écris avant tout pour moi.

Pour ma mémoire.

Pour avancer.

Pour pardonner.









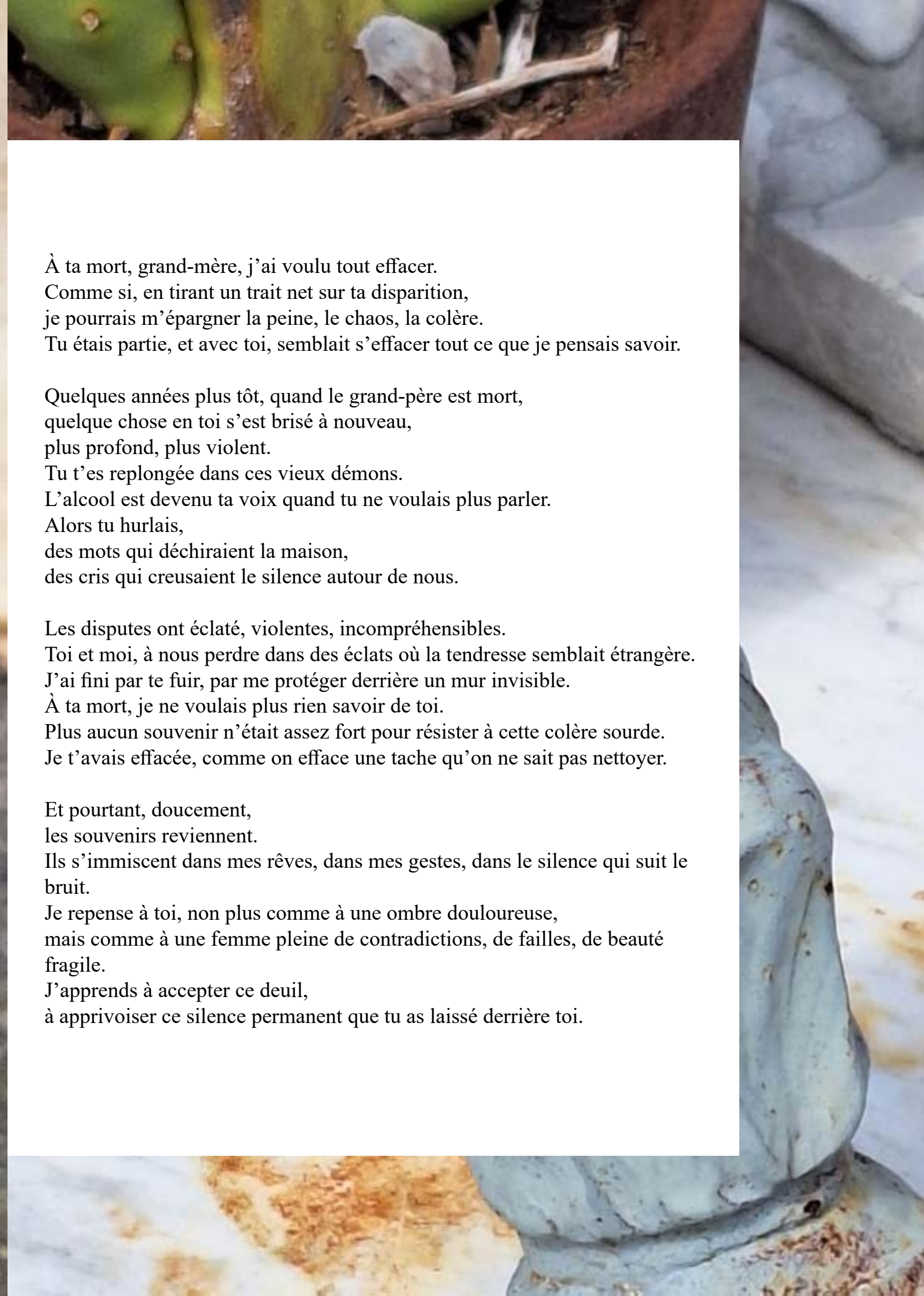


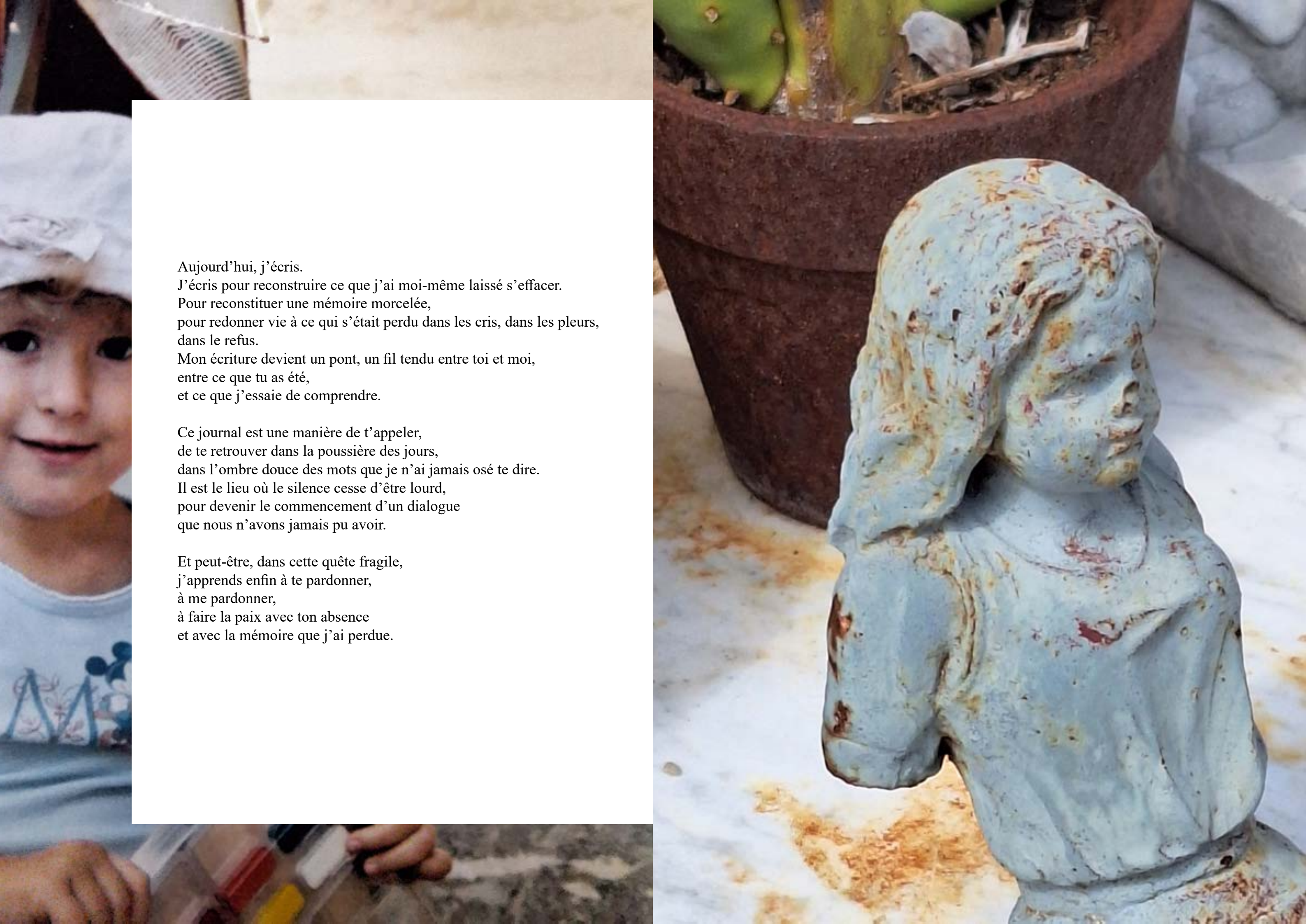
À ta mort, grand-mère, j'ai voulu tout effacer.
Comme si, en tirant un trait net sur ta disparition,
je pourrais m'épargner la peine, le chaos, la colère.
Tu étais partie, et avec toi, semblait s'effacer tout ce que je pensais savoir.

Quelques années plus tôt, quand le grand-père est mort,
quelque chose en toi s'est brisé à nouveau,
plus profond, plus violent.
Tu t'es replongée dans ces vieux démons.
L'alcool est devenu ta voix quand tu ne voulais plus parler.
Alors tu hurlais,
des mots qui déchiraient la maison,
des cris qui creusaient le silence autour de nous.

Les disputes ont éclaté, violentes, incompréhensibles.
Toi et moi, à nous perdre dans des éclats où la tendresse semblait étrangère.
J'ai fini par te fuir, par me protéger derrière un mur invisible.
À ta mort, je ne voulais plus rien savoir de toi.
Plus aucun souvenir n'était assez fort pour résister à cette colère sourde.
Je t'avais effacée, comme on efface une tache qu'on ne sait pas nettoyer.

Et pourtant, doucement,
les souvenirs reviennent.
Ils s'immiscent dans mes rêves, dans mes gestes, dans le silence qui suit le bruit.
Je repense à toi, non plus comme à une ombre douloureuse,
mais comme à une femme pleine de contradictions, de failles, de beauté fragile.
J'apprends à accepter ce deuil,
à apprivoiser ce silence permanent que tu as laissé derrière toi.





Aujourd'hui, j'écris.
J'écris pour reconstruire ce que j'ai moi-même laissé s'effacer.
Pour reconstituer une mémoire morcelée,
pour redonner vie à ce qui s'était perdu dans les cris, dans les pleurs,
dans le refus.
Mon écriture devient un pont, un fil tendu entre toi et moi,
entre ce que tu as été,
et ce que j'essaie de comprendre.

Ce journal est une manière de t'appeler,
de te retrouver dans la poussière des jours,
dans l'ombre douce des mots que je n'ai jamais osé te dire.
Il est le lieu où le silence cesse d'être lourd,
pour devenir le commencement d'un dialogue
que nous n'avons jamais pu avoir.

Et peut-être, dans cette quête fragile,
j'apprends enfin à te pardonner,
à me pardonner,
à faire la paix avec ton absence
et avec la mémoire que j'ai perdue.



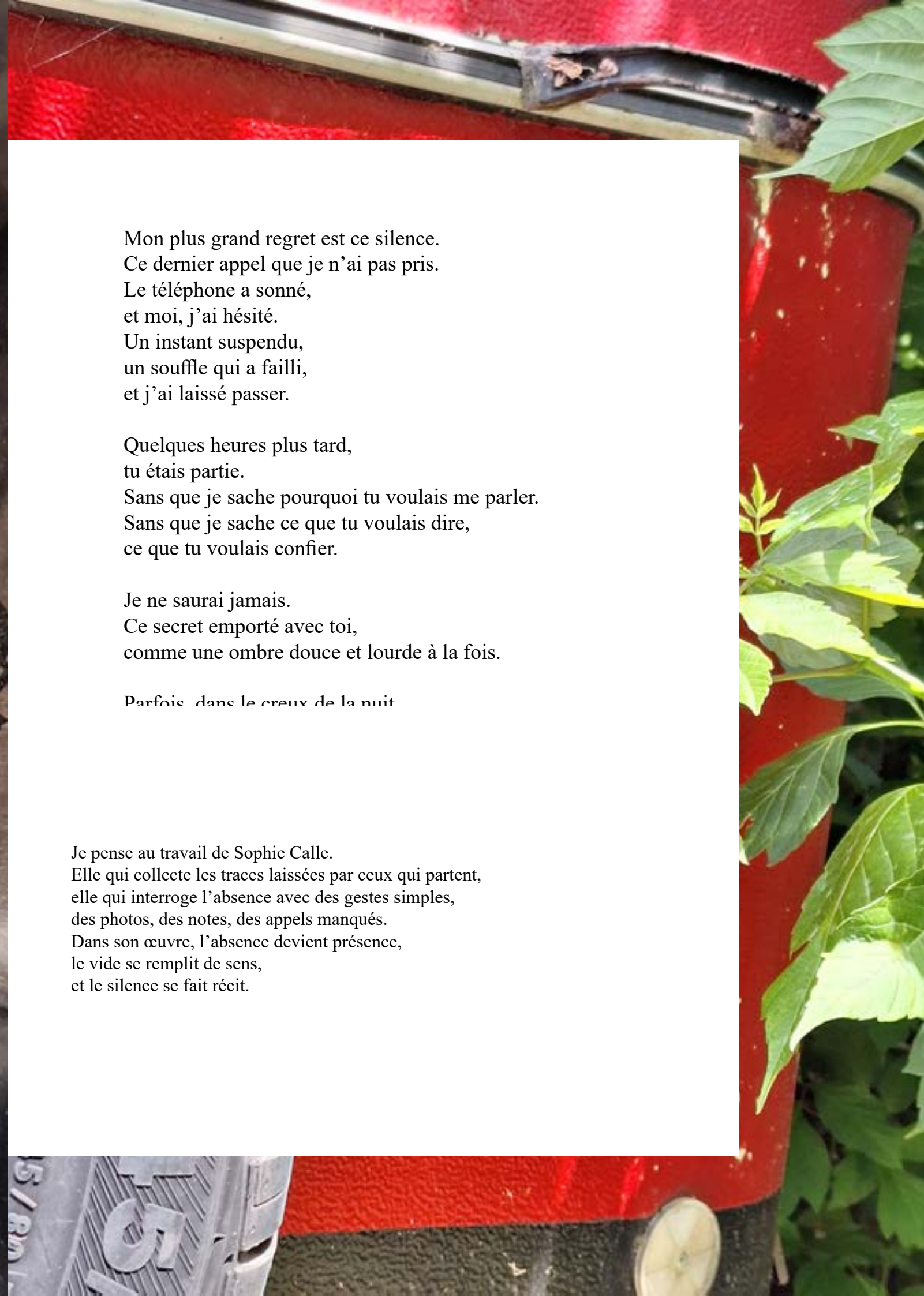
Mon plus grand regret est ce silence.
Ce dernier appel que je n'ai pas pris.
Le téléphone a sonné,
et moi, j'ai hésité.
Un instant suspendu,
un souffle qui a failli,
et j'ai laissé passer.

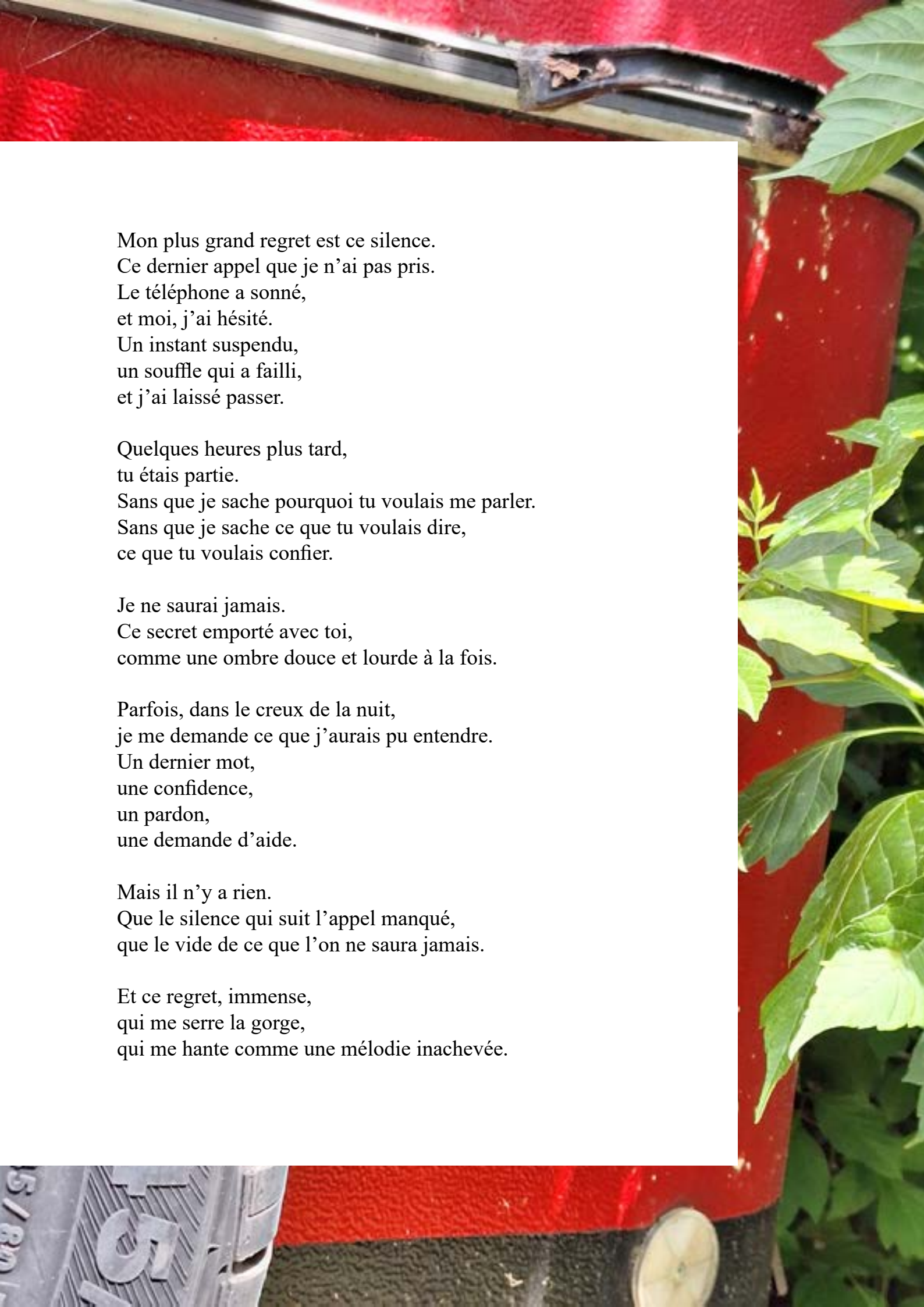
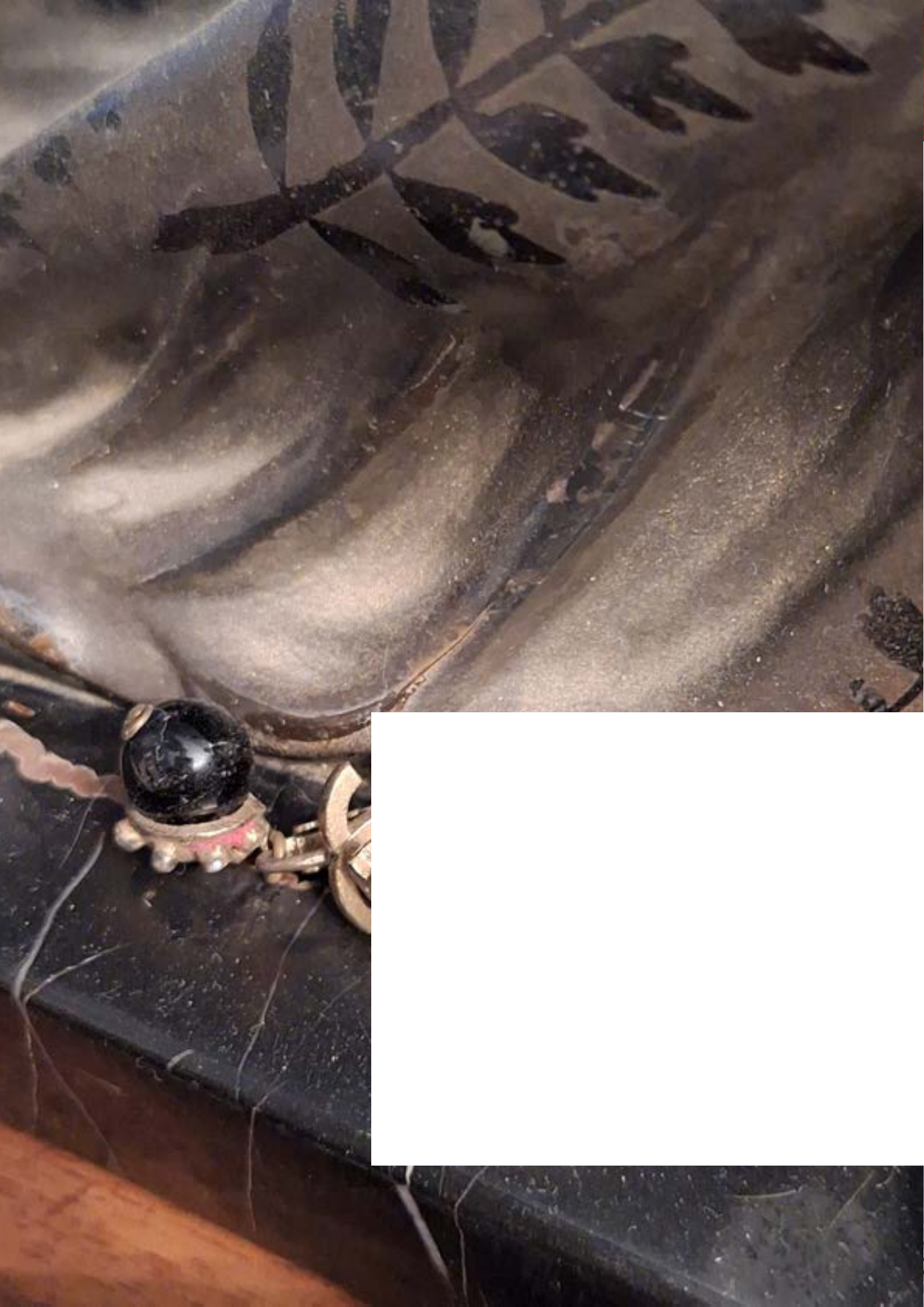
Quelques heures plus tard,
tu étais partie.
Sans que je sache pourquoi tu voulais me parler.
Sans que je sache ce que tu voulais dire,
ce que tu voulais confier.

Je ne saurai jamais.
Ce secret emporté avec toi,
comme une ombre douce et lourde à la fois.

Parfois dans le creux de la nuit

Je pense au travail de Sophie Calle.
Elle qui collecte les traces laissées par ceux qui partent,
elle qui interroge l'absence avec des gestes simples,
des photos, des notes, des appels manqués.
Dans son œuvre, l'absence devient présence,
le vide se remplit de sens,
et le silence se fait récit.





Mon plus grand regret est ce silence.
Ce dernier appel que je n'ai pas pris.
Le téléphone a sonné,
et moi, j'ai hésité.
Un instant suspendu,
un souffle qui a failli,
et j'ai laissé passer.

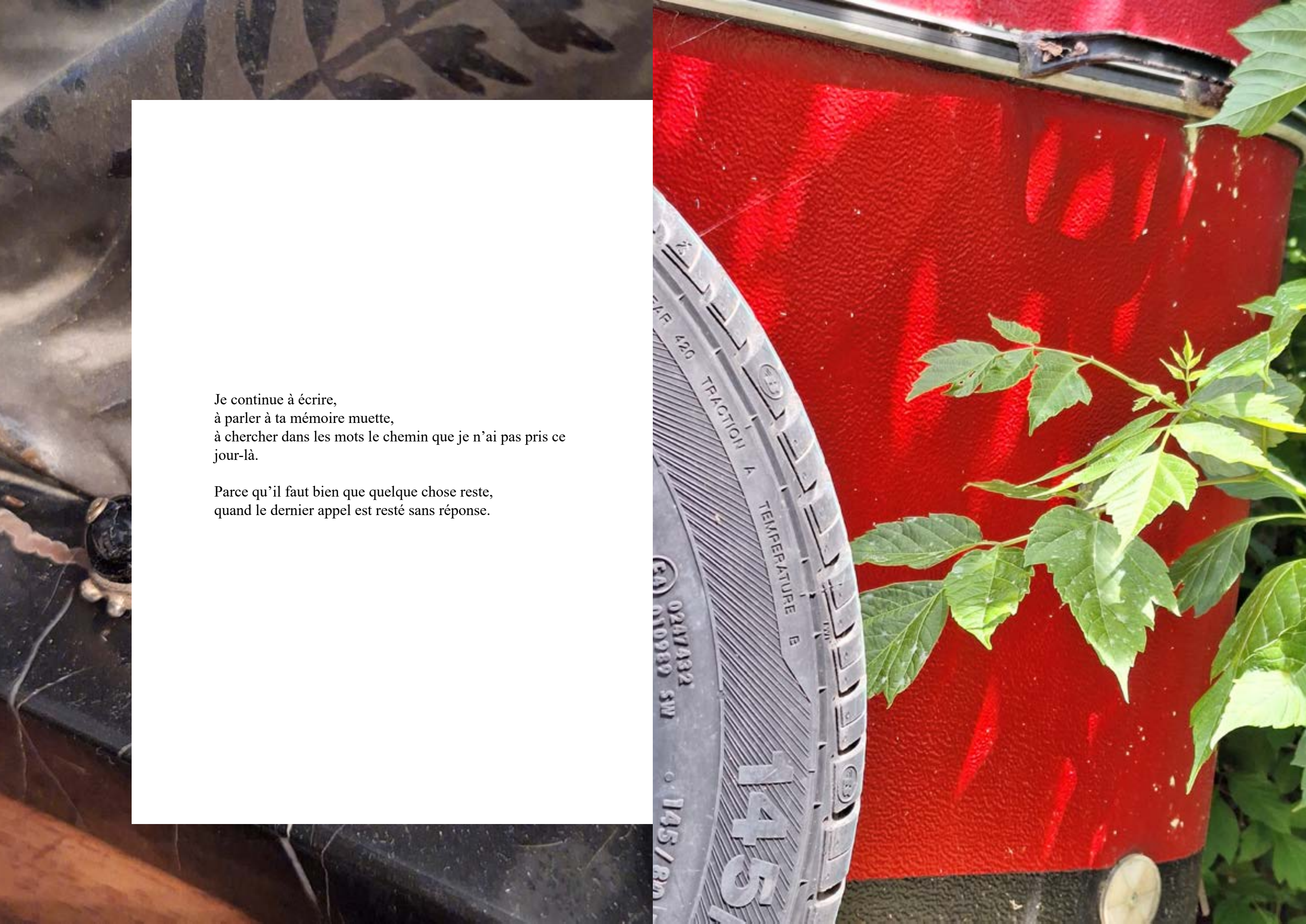
Quelques heures plus tard,
tu étais partie.
Sans que je sache pourquoi tu voulais me parler.
Sans que je sache ce que tu voulais dire,
ce que tu voulais confier.

Je ne saurai jamais.
Ce secret emporté avec toi,
comme une ombre douce et lourde à la fois.

Parfois, dans le creux de la nuit,
je me demande ce que j'aurais pu entendre.
Un dernier mot,
une confiance,
un pardon,
une demande d'aide.

Mais il n'y a rien.
Que le silence qui suit l'appel manqué,
que le vide de ce que l'on ne saura jamais.

Et ce regret, immense,
qui me serre la gorge,
qui me hante comme une mélodie inachevée.



Je continue à écrire,
à parler à ta mémoire muette,
à chercher dans les mots le chemin que je n'ai pas pris ce
jour-là.

Parce qu'il faut bien que quelque chose reste,
quand le dernier appel est resté sans réponse.



Il y a dans les objets une mémoire silencieuse,
une présence qui ne demande pas à être nommée,
mais à être sentie.

Un murmure suspendu dans la matière,
un poids qui traverse le temps sans se déliter.

Ils sont comme des témoins muets,
qui portent sur eux l’empreinte des corps,
des gestes, des regards qui les ont touchés,
modelés, usés.

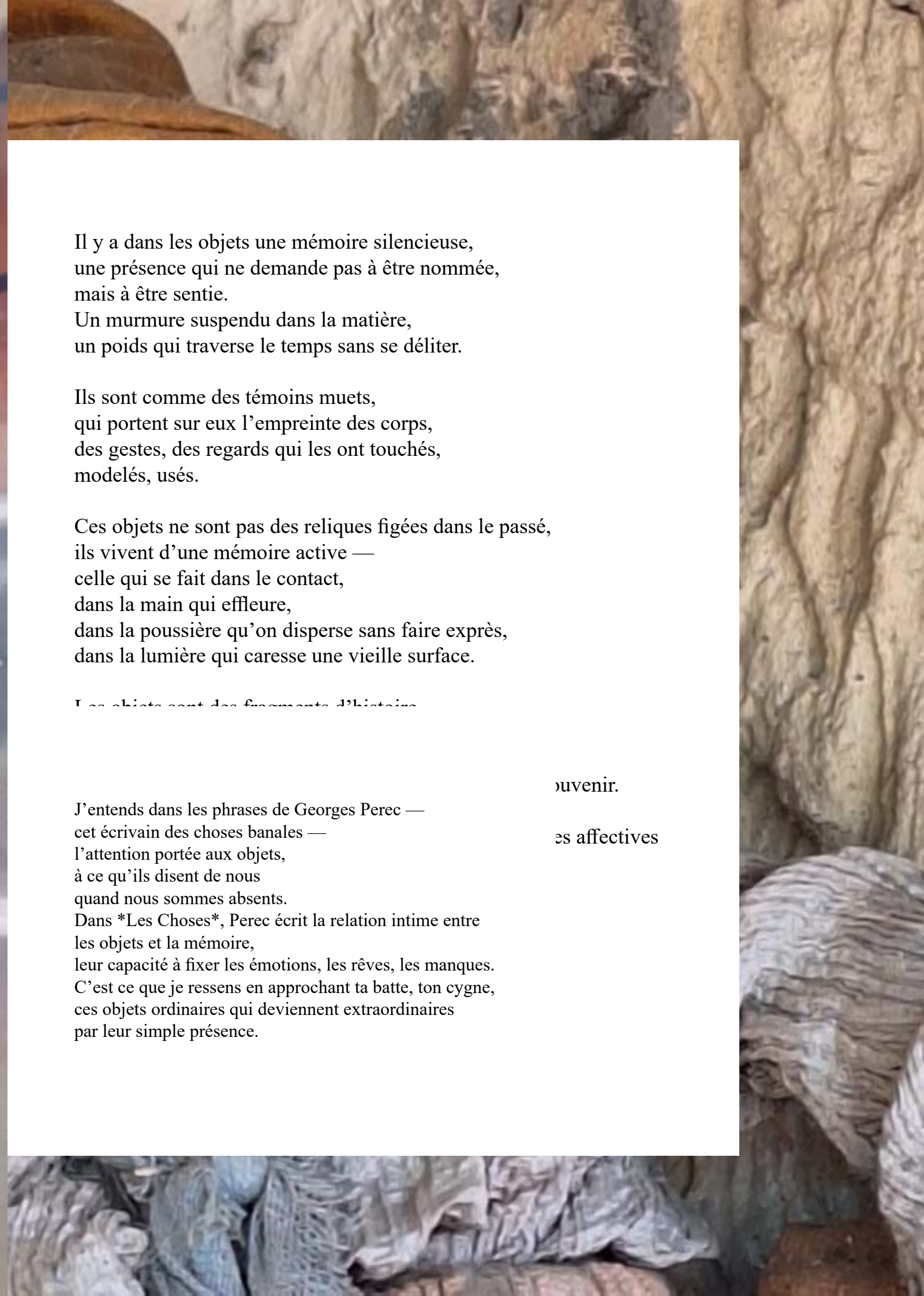
Ces objets ne sont pas des reliques figées dans le passé,
ils vivent d’une mémoire active —
celle qui se fait dans le contact,
dans la main qui effleure,
dans la poussière qu’on disperse sans faire exprès,
dans la lumière qui caresse une vieille surface.

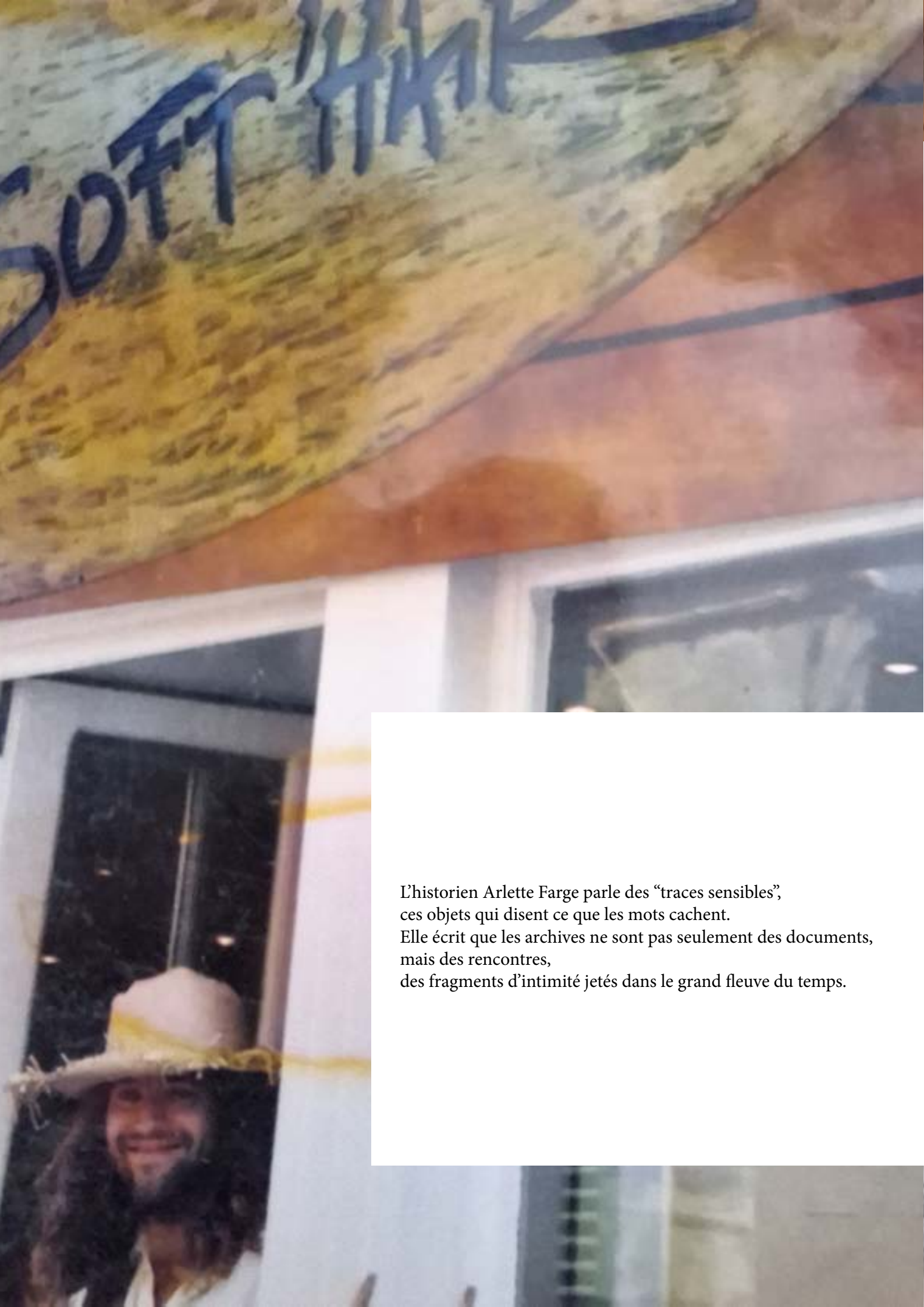
Les objets sont des fragments d’histoire

ouvenir.

J’entends dans les phrases de Georges Perec —
cet écrivain des choses banales —
l’attention portée aux objets,
à ce qu’ils disent de nous
quand nous sommes absents.
Dans *Les Choses*, Perec écrit la relation intime entre
les objets et la mémoire,
leur capacité à fixer les émotions, les rêves, les manques.
C’est ce que je ressens en approchant ta batte, ton cygne,
ces objets ordinaires qui deviennent extraordinaires
par leur simple présence.

as affectives





L'historien Arlette Farge parle des “traces sensibles”, ces objets qui disent ce que les mots cachent. Elle écrit que les archives ne sont pas seulement des documents, mais des rencontres, des fragments d'intimité jetés dans le grand fleuve du temps.

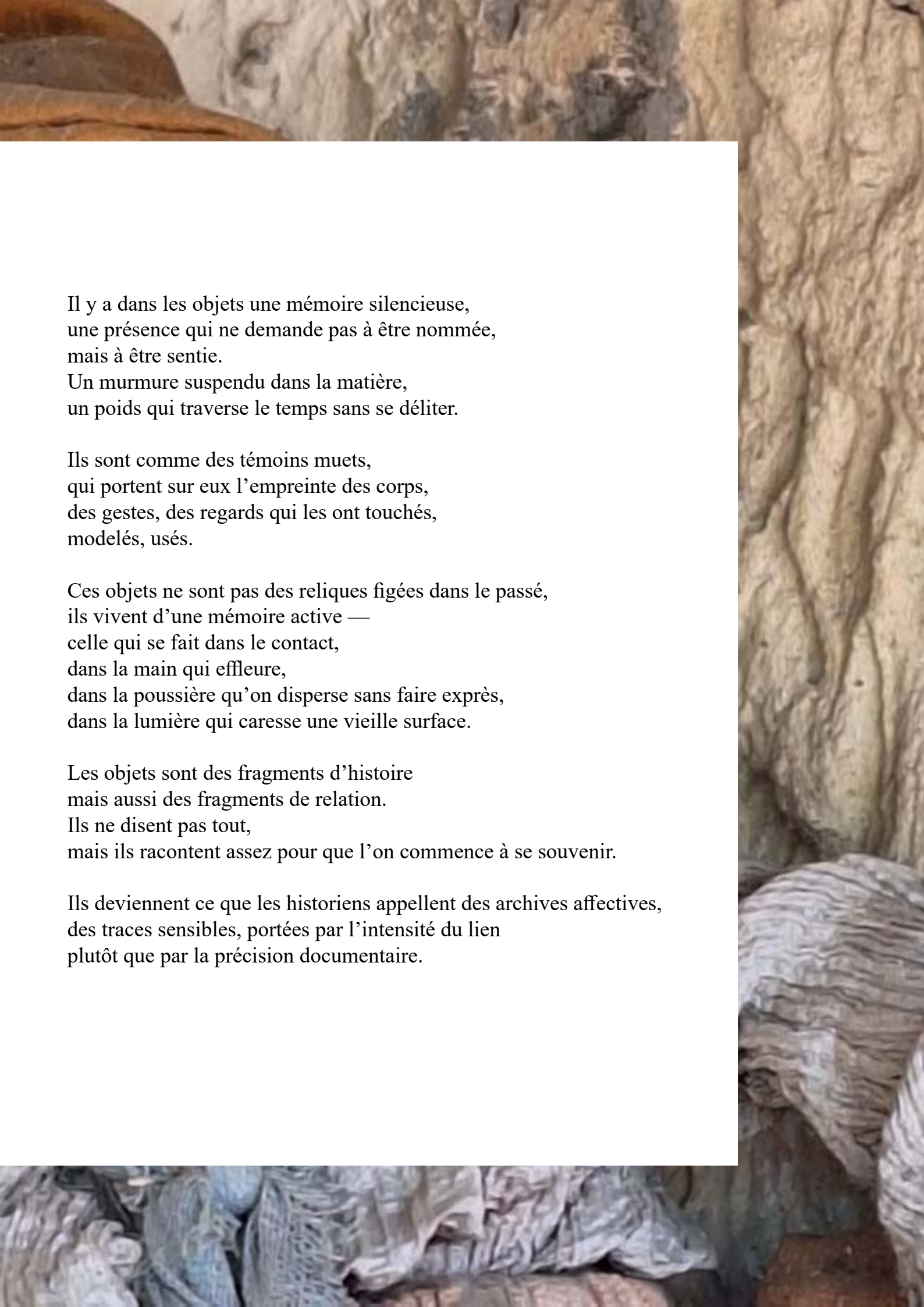
Il y a dans les objets une mémoire silencieuse,
une présence qui ne demande pas à être nommée,
mais à être sentie.
Un murmure suspendu dans la matière,
un poids qui traverse le temps sans se déliter.

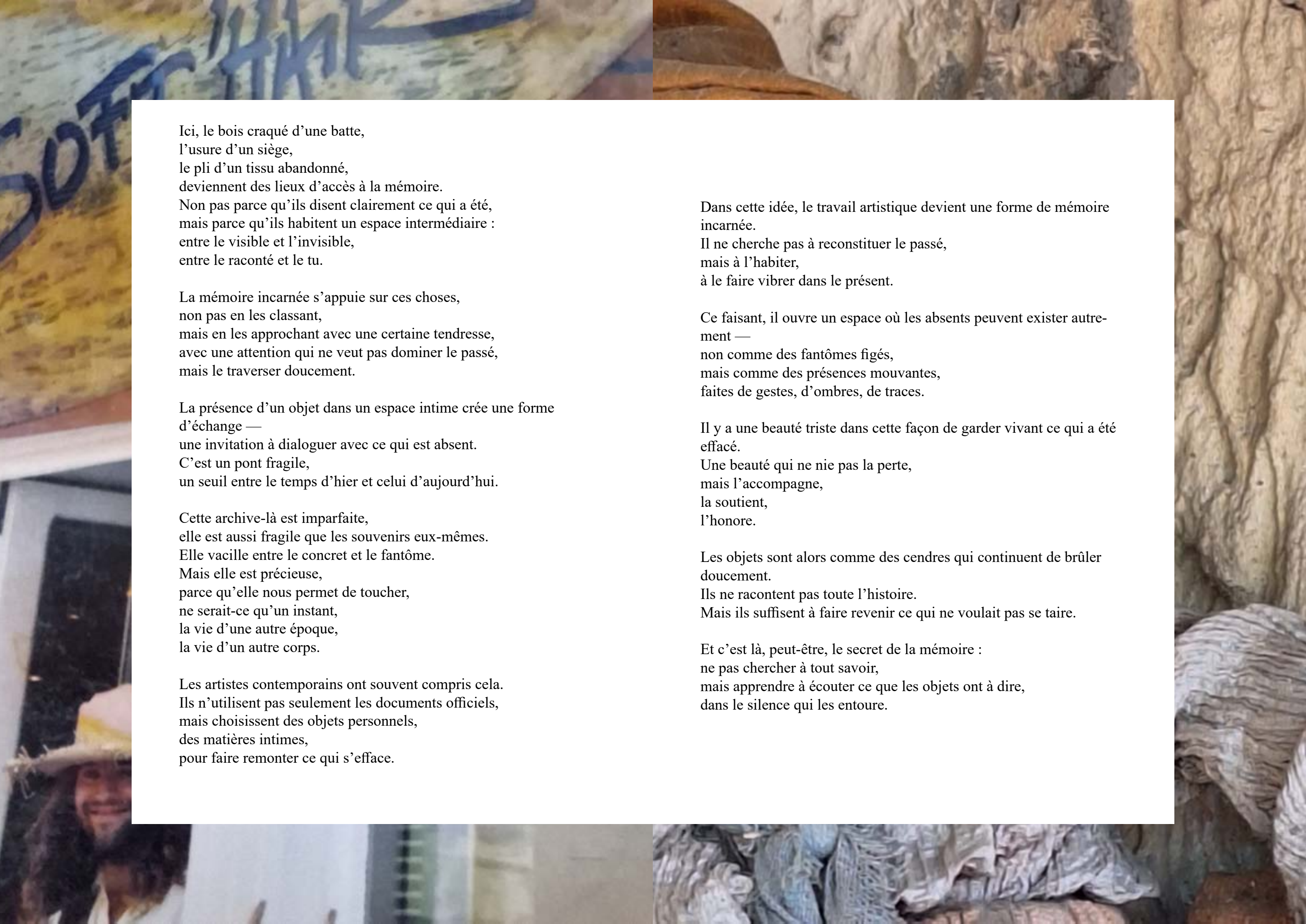
Ils sont comme des témoins muets,
qui portent sur eux l’empreinte des corps,
des gestes, des regards qui les ont touchés,
modelés, usés.

Ces objets ne sont pas des reliques figées dans le passé,
ils vivent d’une mémoire active —
celle qui se fait dans le contact,
dans la main qui effleure,
dans la poussière qu’on disperse sans faire exprès,
dans la lumière qui caresse une vieille surface.

Les objets sont des fragments d’histoire
mais aussi des fragments de relation.
Ils ne disent pas tout,
mais ils racontent assez pour que l’on commence à se souvenir.

Ils deviennent ce que les historiens appellent des archives affectives,
des traces sensibles, portées par l’intensité du lien
plutôt que par la précision documentaire.





Ici, le bois craqué d'une batte,
l'usure d'un siège,
le pli d'un tissu abandonné,
deviennent des lieux d'accès à la mémoire.
Non pas parce qu'ils disent clairement ce qui a été,
mais parce qu'ils habitent un espace intermédiaire :
entre le visible et l'invisible,
entre le raconté et le tu.

La mémoire incarnée s'appuie sur ces choses,
non pas en les classant,
mais en les approchant avec une certaine tendresse,
avec une attention qui ne veut pas dominer le passé,
mais le traverser doucement.

La présence d'un objet dans un espace intime crée une forme
d'échange —
une invitation à dialoguer avec ce qui est absent.
C'est un pont fragile,
un seuil entre le temps d'hier et celui d'aujourd'hui.

Cette archive-là est imparfaite,
elle est aussi fragile que les souvenirs eux-mêmes.
Elle vacille entre le concret et le fantôme.
Mais elle est précieuse,
parce qu'elle nous permet de toucher,
ne serait-ce qu'un instant,
la vie d'une autre époque,
la vie d'un autre corps.

Les artistes contemporains ont souvent compris cela.
Ils n'utilisent pas seulement les documents officiels,
mais choisissent des objets personnels,
des matières intimes,
pour faire remonter ce qui s'efface.

Dans cette idée, le travail artistique devient une forme de mémoire incarnée.

Il ne cherche pas à reconstituer le passé,
mais à l'habiter,
à le faire vibrer dans le présent.

Ce faisant, il ouvre un espace où les absents peuvent exister autrement —
non comme des fantômes figés,
mais comme des présences mouvantes,
faites de gestes, d'ombres, de traces.

Il y a une beauté triste dans cette façon de garder vivant ce qui a été effacé.

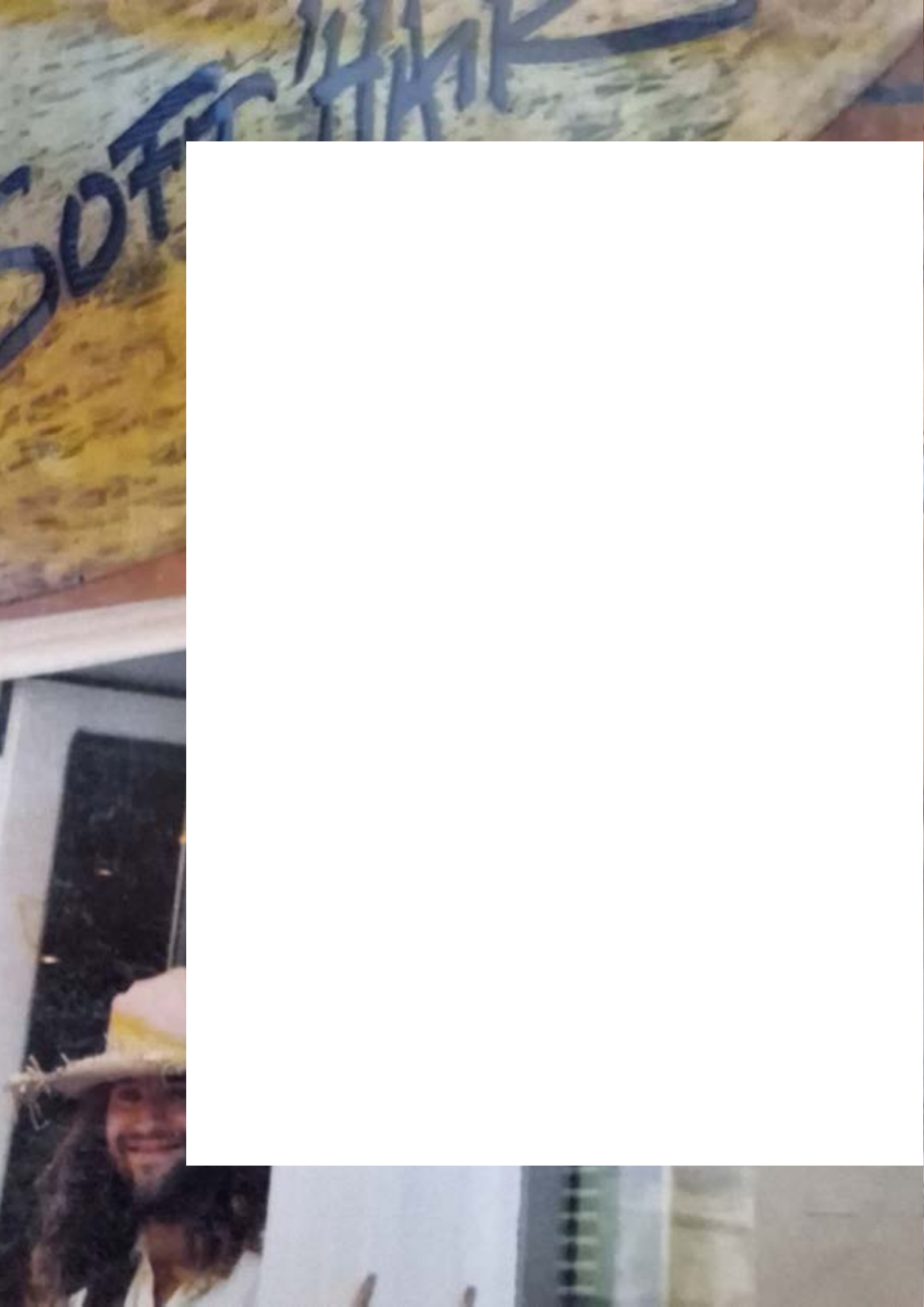
Une beauté qui ne nie pas la perte,
mais l'accompagne,
la soutient,
l'honore.

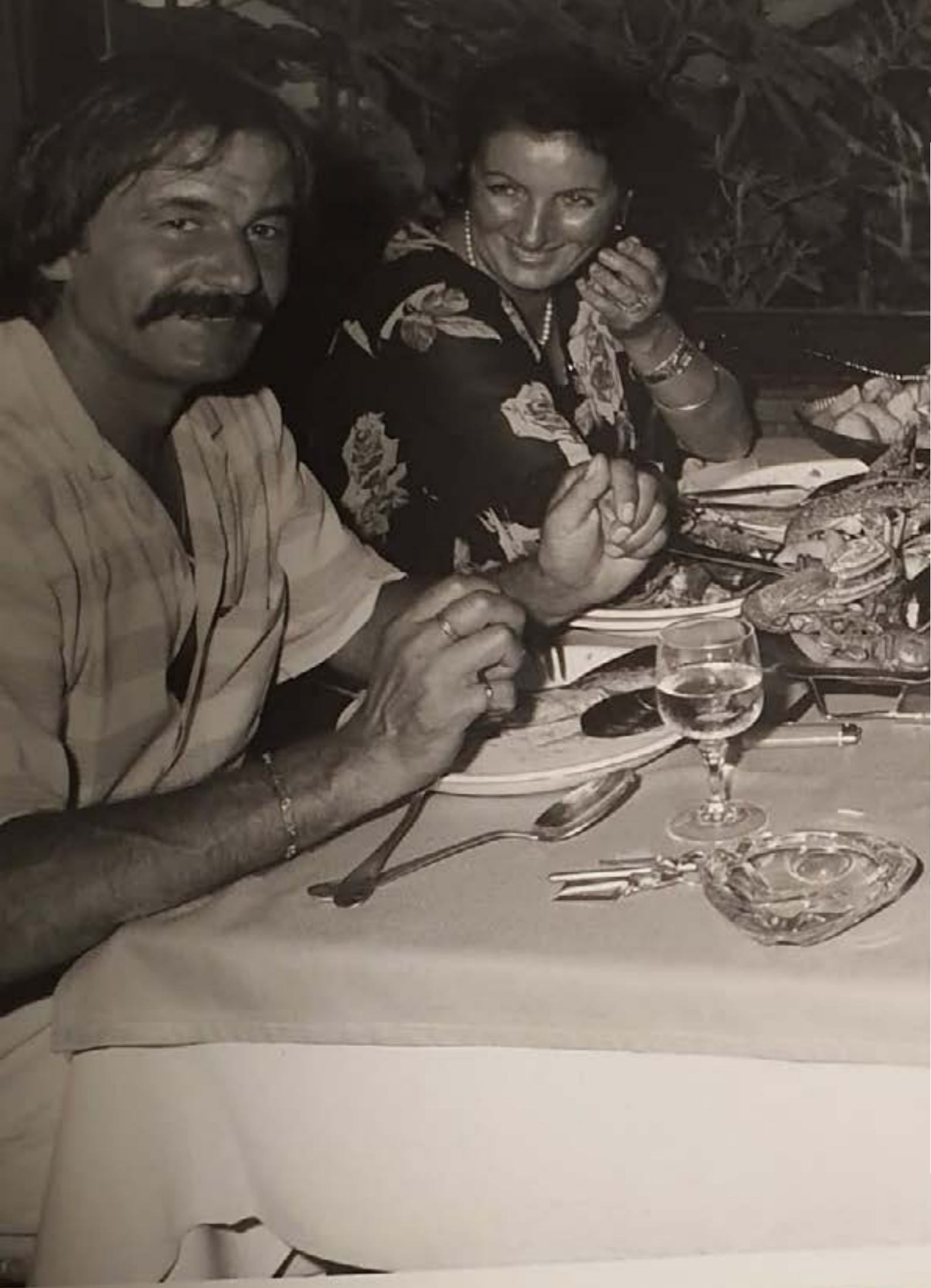
Les objets sont alors comme des cendres qui continuent de brûler doucement.

Ils ne racontent pas toute l'histoire.

Mais ils suffisent à faire revenir ce qui ne voulait pas se taire.

Et c'est là, peut-être, le secret de la mémoire :
ne pas chercher à tout savoir,
mais apprendre à écouter ce que les objets ont à dire,
dans le silence qui les entoure.





Je commence à comprendre que la mémoire n'est pas un récit qu'on déroule.
C'est un fil qu'on tisse et qu'on rompt à la fois.
Un fil fragile, mais vital.

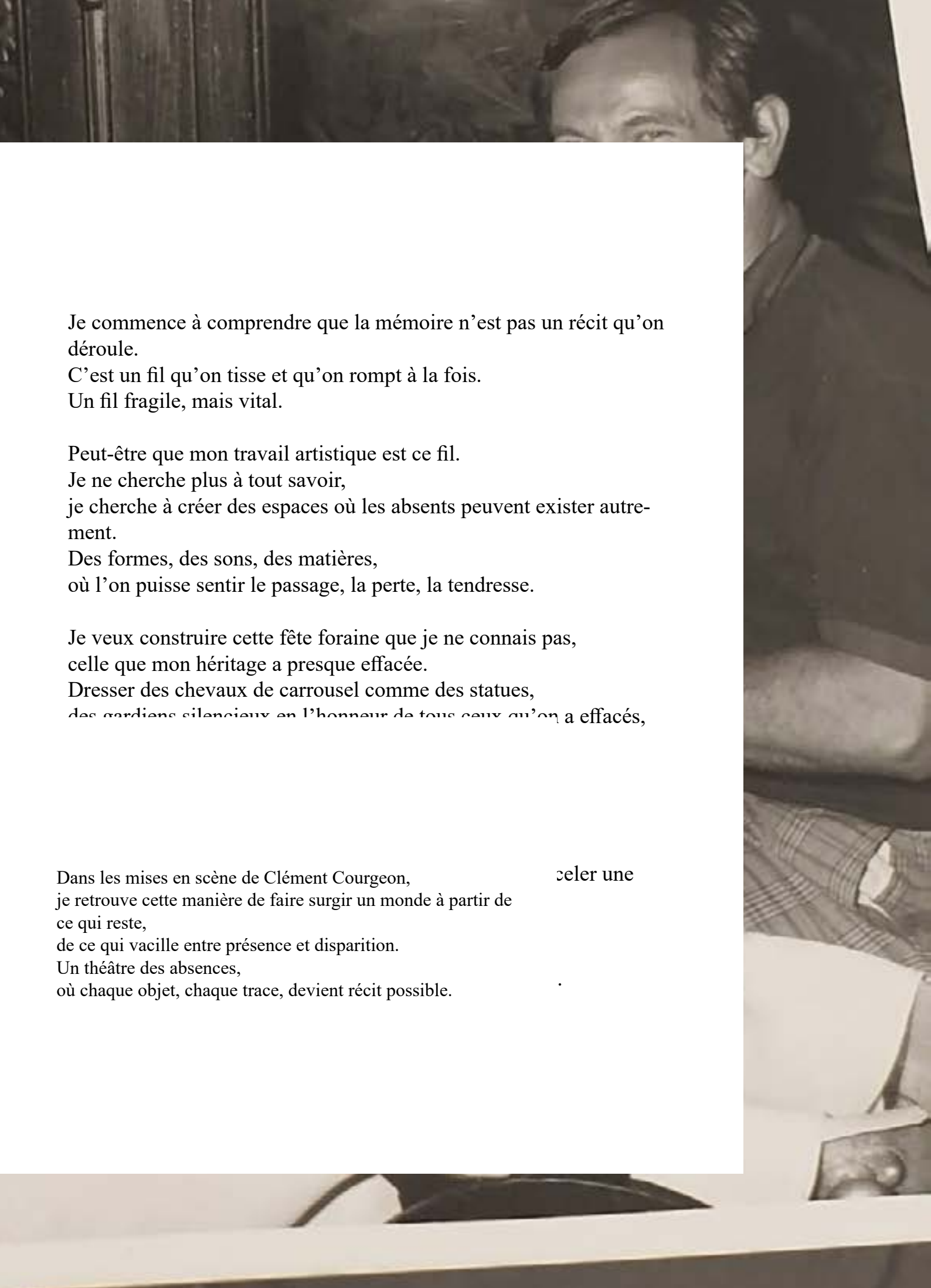
Peut-être que mon travail artistique est ce fil.
Je ne cherche plus à tout savoir,
je cherche à créer des espaces où les absents peuvent exister autrement.
Des formes, des sons, des matières,
où l'on puisse sentir le passage, la perte, la tendresse.

Je veux construire cette fête foraine que je ne connais pas,
celle que mon héritage a presque effacée.
Dresser des chevaux de carrousel comme des statues,
des gardiens silencieux en l'honneur de tous ceux qu'on a effacés,

Dans les mises en scène de Clément Courgeon,
je retrouve cette manière de faire surgir un monde à partir de
ce qui reste,
de ce qui vacille entre présence et disparition.
Un théâtre des absences,
où chaque objet, chaque trace, devient récit possible.

celer une

.





Et puis il y a Philippe Parreno,
qui joue avec la frontière entre réalité et fiction,
qui transforme l'espace en un rêve éveillé,
où le temps se dilate,
où les histoires s'entrelacent sans jamais se fixer.

Je commence à comprendre que la mémoire n'est pas un récit qu'on déroule.

C'est un fil qu'on tisse et qu'on rompt à la fois.

Un fil fragile, mais vital.

Peut-être que mon travail artistique est ce fil.

Je ne cherche plus à tout savoir,
je cherche à créer des espaces où les absents peuvent exister autrement.

Des formes, des sons, des matières,
où l'on puisse sentir le passage, la perte, la tendresse.

Je veux construire cette fête foraine que je ne connais pas,
celle que mon héritage a presque effacée.

Dresser des chevaux de carrousel comme des statues,
des gardiens silencieux en l'honneur de tous ceux qu'on a effacés,
sous prétexte de leur liberté,
de leur amour pour la route,
de leurs étiquettes de nomades.

Je veux flouter la frontière entre fiction et réalité,
comme mes souvenirs qui tâtonnent, qui tentent de se ficeler une mémoire.

Un va-et-vient fragile,
où ce qui est vrai se mêle à ce qui se devine,
où la mémoire se reconstruit dans le flou et l'incertitude.

C'est cette même poésie que je cherche à saisir.
Faire de la mémoire un espace mouvant,
un lieu où le silence devient présence,
où les absents dansent encore sous les lumières tamisées,
dans une fête foraine qui n'appartient ni au passé ni au présent,
mais à l'imaginaire que je veux tisser pour nous.





Alima-Rossvita
Giannina
Karol
Jean-Marie
Annette
Anne-Marie
Jean François
Jeannot





Occaso

Bibliographie

Ouvrages et textes théoriques sur la mémoire, l’archive, l’identité

Abraham, Nicolas & Torok, Maria, L’écorce et le noyau.

Abraham, Nicolas & Torok, Maria, The Wolf Man’s Magic Word: A Cryptonymy, sur la notion de « fantôme psychique ».

Derrida, Jacques, Mal d’archive. Une impression freudienne (1995), sur les tensions entre mémoire, pouvoir et absence.

Foucault, Michel, L’archéologie du savoir (1969).

Ricoeur, Paul, La mémoire, l’histoire, l’oubli (2000), distinction entre mémoire vive et mémoire objectivée.

Certeau, Michel de, L’invention du quotidien. Arts de faire (1980), sur les pratiques orales comme formes de résistance.

Vansina, Jan, Oral Tradition as History (1985), travaux anthropologiques sur la mémoire orale.

Nora, Pierre, Les lieux de mémoire (1984-1992), réflexion sur ce qui fait mémoire dans l’absence ou la matérialité.

Gordon, Avery F., Ghostly Matters: Haunting and the Sociological Imagination (1997), sur les fantômes de l’histoire et les récits invisibles.

Jean-Pierre Liégeois, Les Tsiganes : Une destinée européenne, Éditions du CNRS, 1994.

Georges Perec, Les Choses, Éditions Julliard, 1965

Réflexions sur les archives affectives et la mémoire fragmentaire

Henrot, Camille, Grosse Fatigue (2013), fusion d’objets d’archives et de narration mythologique.

Salcedo, Doris, Shibboleth (2007), installation évoquant les archives invisibles de la migration.

Hiller, Susan, From the Freud Museum (1991), mise en scène d’objets personnels en tant qu’archives affectives.

Jimenez, Gabi, Barvalo (2021), témoignage artistique et documentaire sur la mémoire effacée du peuple voyageur.

Projets artistiques et mises en scène de la mémoire et de l’effacement

Christian Boltanski, expositions monographiques et catalogues (Centre Pompidou, Jeu de Paume).

Clément Courgeon, interviews et textes critiques dans art press et Frac Analyses des mises en scène et du travail sur la mémoire fragmentaire.

Paul Ardenne, Philippe Parreno, Making Things Public, Les presses du réel, 2014.

Catalogue d’exposition Mathieu Pernot, Sans papier, Musée d’art contemporain, 2010.

Travaux photographiques de Mathieu Pernot autour de l’effacement social, des traces et de l’histoire orale.

Catalogue d’exposition Pauline Curnier Jardin, Amour, délice et orgue, Centre Pompidou, 2021.

Höller, Carsten, œuvres interactives mêlant expérimentation sensorielle et questionnements identitaires.

Philosophie et théorie critique

Derrida, Jacques, Archive Fever: A Freudian Impression (1995).

Ricoeur, Paul, Soi-même comme un autre (1990).

encore plein

8 427818

besoin de

grand mètre qui

beaucoup à

et qui f'aim

fort:

Grand mètre

Imprime en C.E.E.